

LE TORCHON

4. - Journaux et Lecteurs



2. - Journaux et Lecteurs



8. - Journaux et Lecteurs



10. - Journaux et Lecteurs



BRULE

Y'EN A MARRE! de la caricature du M.L.F.

Je veux cesser de chuchoter : « Je suis au M.L.F. » pour le clamer tout azimuts.

Or, c'est à nous qu'il incombe de transformer l'image de marque de notre mouvement.

Je sais que c'est par la provocation que nous sommes sorties de l'anonymat. Mais je sais aussi qu'aujourd'hui, nous avons besoin d'être prises au sérieux si nous voulons être efficaces.

« Quelle est votre ligne politique ? » nous demande-t-on souvent avec ironie. Certainement pas de nous battre pour que X ou Y prenne le pouvoir. Les changements de chef, on n'en a rien à faire. Etre asservi par l'un ou l'autre revient toujours au même, ça n'est en fait qu'une question de longueur de chaîne.

Notre but est de lutter — non pas contre les hommes — comme d'aucuns voudraient le faire croire, mais contre les formes de domination :

- Celle de l'argent sur la pauvreté ;
- Celle du patron sur l'employé ;
- Celle des adultes sur les enfants ;
- Celle du savoir sur l'ignorance ;
- Celle des majorités, quelles qu'elles soient, sur les minorités ;
- Et bien sûr, celle de l'homme sur la femme.

Mais sans oublier que ce dernier subit aussi la majeure partie de ces dominations.

Parler de « nouvelle société » sans chercher d'abord à transformer l'individu, n'est qu'utopie (ou hypocrisie !).

Et c'est pour ça que le M.L.F. ne doit être vu que comme un parti politique. Et c'est l'un des plus révolutionnaire, sans doute.

Le problème est que nous, nous avons pris conscience un jour que nous n'étions rien, aux yeux de personne. Et qu'on en crevait. Et que ça devait changer. Nous avions tout à gagner. Ça décuplait notre enthousiasme.

* * *

« Mes Petites Soeurs du M.L.F. »

j'en ai marre de me
faire chier la peau
avec vous!!!

Ça fait six mois que je suis au M.L.F. ou plutôt six mois que j'essaie de m'intégrer au M.L.F., six mois que je dépense toute mon énergie intellectuelle et affective à m'intégrer au M.L.F., six mois que je lutte seule : femme avec les autres femmes.

« Nous nous libérerons toutes ensemble ou pas du tout », dit le M.L.F.

Alors, c'est que je ne suis pas libérée du tout. Et j'en ai marre.

— Marre, que deux femmes qui se rencontrent, aient une attitude de rejet, de méfiance, de rivalité.
— Marre qu'elles jouent à l'homme, comme le mâle qui nous juge, nous épiluche depuis la couleur du ricil jusqu'à la phrase politique.

Nous nous jugeons, rejetons entre femmes, et avec les mêmes critères.

On ne se reconnaît pas, et on se jette à la figure le poison que la société mâle nous a subtilement mis à l'intérieur.

Nous nous détruisons nous-mêmes !

Nous nous faisons peur !

Nous nous épions ! Nous nous traquons ! Nous nous piégeons !

Nous n'hésitons pas à nous défouler sur une autre femme de « notre conscience politique des problèmes de la femme ».

Mais devant 300 mecs, ou même devant un seul, on ferme sa gueule !

Il ne s'agit pas de nous lancer en pleine figure — comme seule phrase d'accueil — nos analyses sur les conditions de la femme.

Il s'agit de montrer aux autres femmes que l'on est prête à l'accueillir et à l'aider, à dénoncer en elle-même ses propres erreurs, en lui parlant des nôtres, de nos expériences, et de nos prises de conscience.

Détruisons plutôt notre poison au lieu de vouloir écraser la femme, notre sœur, qui est en face de nous et nous ressemble avec ses peurs, ses contradictions, son degré d'intoxication idéologique.

Et la manière de le dire est aussi importante que ce qu'on a à dire !

Et je revendique le droit, en tant que femme, d'oser poser des questions, d'oser ne pas savoir, ne pas être au courant, ne pas comprendre !

Est-il besoin de vous préciser pourquoi, à vous, femmes ?

Je revendique aussi le droit de me tromper, de dire des conneries, et de ne pas être, pour nous, JUGEE, JAUGEE, EVALUEE, mais : AIDEE, COMPRISE, même, et surtout, avec mes lacunes !

Aidons-nous concrètement à parler entre femmes. Assez de leaders qui s'imposent par leur ancienneté.

Pour les mecs, les transformations demandées ressemblent fort à un déchirement. La perte de privilèges ne se fait jamais sans douleur.

C'est la raison pour laquelle — dans un premier temps — le combat ne peut être mené que par des femmes, toutes les femmes conscientes (je n'ai pas dit libérées !).

Dénonçons tous les abus. Toutes les injustices. Ne soyons provocantes que par l'audace de nos propos.

Ne faisons rire que par notre humour. Prenons d'office la place qu'on nous refuse et prouvons que le M.L.F. n'est pas un groupement de « gouines hystériques », mais un grand mouvement qui unit toutes les femmes intéressées par l'édification de la société dans laquelle elles vivent.

JE SUIS AU M.L.F. !...

Y'EN A MARRE

Faudrait savoir ce qu'on veut, merde. Hier, j'ai entendu des trucs énormes, à savoir, mes petites chéries, faut surtout pas s'emballer avec le M.L.A.C., c'est sûr qu'on ne pourra pas répondre à la demande des avortements sur Rouen ; va donc falloir trier. Et aussi faudrait surtout pas y répondre parce que les Pouvoirs publics seraient bien contents, ils n'auraient pas à s'occuper du truc. Ça serait encore une organisation — et puis, d'ailleurs, on est contre tout ce qui est parallèle — surtout les écoles.

Eh bien, merde, les nénétes, votre raisonnement est con. Vous n'êtes pas libérées, ah non alors ! C'est vachement chouette de brandir des pancartes : « Avortement, contraception libres

et gratuits », « Faut sortir de la légalité ». « A bas le pouvoir phallocrate ». J'en passe des meilleures. Ça rime à quoi ? A rien, si lorsque l'on a l'occasion de mettre en pratique les belles théories, on ne va pas jusqu'au bout de notre pensée.

Mes petits chouettes, ça vous ferait mal aux seins de dire à une nana : « Non, on peut pas t'avorter ici, mais tu peux aller en Angleterre ». Tout ça, parce que vous vous serez formées et qu'en deux ou trois rencontres, vous aurez cerné les problèmes d'une femme.

Vous me faites doucement rigoler. On veut bien sortir de la légalité, à condition que les Pouvoirs ne soient pas en mesure d'appliquer la loi. La société dans laquelle on est, l'éducation qu'on a reçue, nous bouffent toute notre énergie, nous font crever à petit feu, mais, au nom des grandes théories humanitaires (créées de toutes pièces et entretenues par les mecs), faut surtout pas en sortir.

Alors quoi, vous n'êtes pas capables de tirer les conclusions de vos expériences ? Y en a combien qui sont parties des groupes politiques, des syndicats, tout ça parce qu'on ne peut rien faire à l'intérieur ?

Au niveau de l'avortement, si d'aventure nous obtenions l'abrogation de la loi, ça ne serait pas les hôpitaux qui pourraient prendre en charge cette grosse affaire, il faudrait donc la création de cliniques... privées, subventionnées par l'Etat, et l'Etat se désintéresserait de l'affaire. Cela me fait penser, au niveau de la démarche, au phénomène des établissements pour inadaptés, qui se sont montés grâce à dees initiatives privées et se sont vus reconnaître ensuite par les Pouvoirs publics qui participent à leur vie sous forme de prix de journée.

Si nous ne voulons pas que l'avortement soit le fait de toubibs plus ou moins conscients du véritable problème qu'est l'avortement et la contraception, il faut que, dès à présent, on se fixe comme objectif de répondre à toutes les demandes.

* * *

sais y rencontrer cette solidarité indispensable à l'épanouissement. »

Une femme.

Détruisons la sclérose des groupes d'anciennes en aidant les nouvelles à former de nouveaux groupes d'affinités.

Evitons que le groupe des anciennes qui se connaissent bien, qui ont acquis une certaine pratique militante, et qui parlent plus facilement que les autres, paralysent les nouvelles, empêchent la formation de nouveaux groupes d'affinités et, en conséquence, monopolisent l'action ou l'inaction.

Parce que, femmes, mes sœurs, je vous aime, je vous demande de m'aider :

Moi qui suis une femme, comme vous.

Moi qui ai peur comme vous, de moi-même, et de vous.

Moi qui suis forte comme vous.

Moi qui veux combattre avec nous, pour nous.

Moi qui ai quelque chose à vous dire et à entendre de vous.

Je vous demande de me laisser : « La parole entre femmes ».

Je vous demande de trouver avec moi de nouvelles relations révolutionnaires.

ras
le
bol



Le groupe M.L.F

Le groupe M.L.F de Rouen s'est formé à l'origine, à partir de la lecture de l'article sur les femmes paru dans l'Idiot International, paru en 70. Puis, des copines de Paris sont venues nous présenter le film sur la grève des femmes de Brozes, le groupe s'est alors réellement constitué. Première nécessité ressentie par les filles : se parler. C'est la période "réunions - déballage". Heureusement on avait une chouette copine, Tonnick, qui avait l'art de parler de ses problèmes et qui nous a toutes beaucoup aidées à parler, à dire pourquoi on était là, tout ce qu'on avait sur la patate. En même temps on ressentait le besoin de populariser notre mouvement, de faire des "actions". Intervention à la fête des mères, ça tombait bien, en même temps que la fête Jeanne d'Arc ! On a distribué des tracts (fêtés un jour, exploités toute l'année), l'accueil des rouennais a été très mitigé. On a profité pour faire une petite intrusion très mal vue, à la remise des décorations aux mères, aussi une grosse affaire d'infanticide de Bisset. Un couple a essayé d'aller jeter un nouveau-né dans la Seine. Le M.L.F a posé les problèmes de l'avortement, des crèches. Le couple était prêt à accepter mais on a été courtoisement aidé par les avocats nommés d'office. Le couple a été circuité par les tions municipales : faire des "bombages" gratuits. Le film sort. Le M.L.F. présente le film, mais on avait mal calculé, la salle était remplie de gauchistes de tout poil venus voir si les filles du M.L.F se foutaient à poil et utiliser la tribune offerte pour s'entredéchirer sur le rôle des syndicats... (Ils annonceront à la fin que les bourdes de l'un de leurs camarades étaient suspendues. Nous voulumes savoir oui, mais nous n'eûmes pas de réponse). Juin 72, c'est la grève à Bionville, on organise des collectes, on met l'accent sur le fait que c'est une grève de femmes. On monte un sketch sur l'avortement qu'on joue dans les rues. Ça marche, c'est au moment de l'affaire de Marie Claire. (voir photo du groupe rue du Gros Horloge). On continue à se réunir régulièrement en week end, en A.G, en commissions. On rencontre le Planning Familial sur l'avortement, on est allées en vacances et maintenant on fait le journal....



Ce qui ne va pas....

- Nos actions restent ponctuelles, fonction de l'événement.
- Nos actions marquent notre existence, mais ne nous lient pas aux autres femmes.
- Forte participation aux actions, mais après chaque action l'unité du groupe est menacée.
- Manque d'analyse des actions.
- On craint les contacts parce qu'on ne sait pas quoi faire des filles qui voudraient nous rejoindre.
- Il y a diverses tendances dans le groupe, mais toutes ne s'expriment pas.
- On n'arrive pas à définir ce qu'on veut : quelles femmes doivent se libérer et par quels moyens ?
- Sur quoi on veut agir : sur les femmes elles-mêmes ou sur les structures ?
- Les filles ex-militantes sont mal perçues par les autres : problème des leaders.
- Des filles viennent aux réunions mais ne s'impliquent pas.
- Participation irrégulière aux réunions (un jour 50, un jour 5)

- On décide toutes ensemble d'une action de longue haleine et on se retrouve quelques unes à la faire.
- On désire trop la cohésion du groupe, il vaudrait peut-être mieux se séparer pour former des groupes ayant des objectifs communs.
- On cherche un local....

Paris, Lyon, Bordeaux, Nice etc...
avez vous les mêmes problèmes que nous ?

On aimerait bien voir la vie des groupes dans le Gorchon.

GROUPE



MÈRES

CELIBATAIRES

Au début du mois d'avril, s'est constitué à Rouen, un groupe de mères célibataires, formé de filles du M.L.F., du Planning, d'un hôtel maternel et d'« isolées ».

Le but du groupe est double :

— Se retrouver entre mères célibataires pour rompre l'isolement, s'entraider, discuter des problèmes qui se posent à nous en tant que femmes, mères et célibataires ;

— Réaliser une brochure.

Les principaux points abordés dans la discussion et dans la brochure : Analyse des lois récentes sur la filiation et l'autorité parentale ; Droits sociaux et allocations ; Hôtels et maisons maternelles ; Logement ; Travail ; Crèches ; Contraception ; Sexualité ; Insertion dans la société ; Education des enfants ; Attitude vis-à-vis du mariage.

Méthode de travail : une ou deux filles rédigent un texte sur l'un

des points. Le texte de base de discussion au groupe est modifié en conséquence.

On envisage une large diffusion de la brochure, d'où nécessité d'une information sérieuse et d'une discussion approfondie.

Un groupe semblable est en train de se constituer au Havre et doit travailler en liaison avec celui de Rouen.

Voir première analyse des textes sur la filiation et l'autorité parentale.

Cette analyse devrait s'élargir à d'autres points : Rôle de ces lois dans la société actuelle ; Notre position par rapport à ces lois, les possibilités qu'elles ouvrent, les pièges qu'elles renferment.

Mais le travail de réflexion n'est pas assez avancé pour que nous puissions faire autre chose qu'essayer de résumer les nouvelles dispositions du Code civil.

Analyse des lois sur la filiation :

Le Code civil a été modifié récemment par deux nouvelles lois : loi du 4 juin 1970 sur l'autorité parentale, loi du 3 janvier 1972 sur la filiation.

La loi sur la filiation supprime la différence légale entre enfants naturels, adultérins et incestueux. On ne parle plus que d'enfants légitimes (dont les parents étaient mariés entre eux au moment de la conception ou de la naissance) et d'enfants naturels (dont les parents n'étaient pas mariés entre eux au moment de la conception ou de la naissance). *Les enfants naturels ont désormais les mêmes droits que les enfants légitimes (... sauf en matière d'héritage) à condition que leur filiation soit établie.*

COMMENT S'ETABLIT LA FILIATION D'UN ENFANT NATUREL ?

La filiation d'un enfant naturel est établie par l'acte de naissance, par un acte de reconnaissance, par la « possession d'état » ou par un jugement.

— QU'EST-CE QUE L'ACTE DE NAISSANCE ?

L'acte de naissance est établi par l'officier d'état civil (mairie) lorsqu'on vient déclarer la naissance d'un enfant. La déclaration de naissance est obligatoire ; elle doit être faite dans les trois jours qui suivent la naissance, par le père, un témoin de l'accouchement ou le personnel des maternités. L'acte de naissance indique le jour, l'heure et le lieu de naissance, le sexe de l'enfant, les prénoms qui lui sont donnés ainsi que les prénoms, noms, âges, professions et domiciles de ceux qui déclarent être ses parents. Dans le cas d'un enfant naturel, il peut n'indiquer que la mère, ou le père ou même aucun des deux. Si l'acte de naissance indique le nom de la mère, cela suffit pour établir la filiation de l'enfant naturel à l'égard de sa mère.

— QU'EST-CE QUE LA RECONNAISSANCE ?

La reconnaissance est une déclaration faite à l'état civil par le père, la mère, ou les parents d'un enfant naturel, elle établit la filiation de l'enfant à leur égard.

La reconnaissance peut se faire en même temps que la déclaration de

naissance. Le nom du ou des parents qui le reconnaissent est alors suivi sur l'acte de naissance de la mention « qui l'a reconnu » ou « qui l'ont reconnu ».

La reconnaissance peut se faire à n'importe quel autre moment. Il suffit d'aller à l'état civil et de faire établir un acte de reconnaissance (reconnaissance de paternité, reconnaissance de maternité, reconnaissance prénatale).

L'officier d'état civil ne peut refuser d'enregistrer une déclaration de reconnaissance — sauf en cas d'inceste absolu (voir plus loin) ou si la différence d'âge est trop réduite pour que la filiation soit plausible. Si plusieurs hommes reconnaissent le même enfant, la première reconnaissance seule est valable tant qu'elle n'a pas été contestée en justice, mais l'officier d'état civil ne peut s'opposer à l'enregistrement des autres reconnaissances.

La reconnaissance peut être contestée par toutes personnes qui y ont intérêt — y compris par son auteur.

(Voir plus loin : reconnaissance par le père naturel de l'enfant d'une femme mariée.)

— QU'EST-CE QUE LA POSSESSION D'ETAT ?

Un enfant a la « possession d'état d'enfant de quelqu'un » si cette personne l'élève de manière continue comme son véritable enfant et que la famille, la société, l'autorité publique le considèrent comme le véritable enfant de cette personne.

COMMENT S'ETABLIT LA FILIATION A L'EGARD DE LA MÈRE ?

La filiation à l'égard de la mère est établie par la simple mention de son nom sur l'acte de naissance de l'enfant à condition que l'enfant jouisse de la possession d'état. Aussi pour éviter toute contestation sur cette possession d'état et pour faire aisément la preuve de la maternité, il est conseillé aux mères célibataires de faire une déclaration de reconnaissance.

La filiation peut aussi être par jugement à la suite d'une action en recherche de paternité.

Lois sur la filiation (suite)

QUEL NOM PORTE UN ENFANT NATUREL ?

L'enfant naturel porte le nom de celui de ses parents à l'égard de qui sa filiation est établie en premier lieu. Il porte le nom de son père si la filiation est établie en même temps à l'égard de ses deux parents.

Pour qu'un enfant naturel portant le nom de sa mère prenne le nom de son père il suffit s'il est mineur que les parents fassent une déclaration conjointement devant le juge des tutelles. Si l'enfant a plus de quinze ans son consentement est nécessaire.

Si l'enfant n'a pas été reconnu par son père et que la mère se marie avec un autre homme, le mari peut sans le reconnaître, donner son nom à l'enfant par une déclaration conjointe devant le juge des tutelles. Dans ce cas, dans les deux années qui suivent sa majorité, l'enfant peut demander au tribunal de reprendre le nom de sa mère.

A QUI APPARTIENT L'AUTORITE PARENTALE ?

Pour un enfant légitime, l'autorité parentale est exercée maintenant en commun par le père et la mère.

Pour un enfant naturel, l'autorité parentale est exercée par la mère sauf si la filiation n'a pas été établie à son égard (enfant né de mère inconnue) ou si le tribunal en décide autrement (autorité exercée par le père naturel seul, ou en commun par le père et la mère naturels).

Pour les enfants nés avant le 1^{er} janvier 1971, l'ancienne loi reste applicable et l'autorité parentale sur l'enfant naturel est en principe exercée par celui des parents qui l'a reconnu le premier, à condition qu'il ait effectivement commencé à exercer l'autorité avant cette date et que le juge n'en décide autrement.

QUELLE EST LA POSITION DE L'ENFANT NATUREL A L'EGARD DE LA FAMILLE DE SES PARENTS ?

Avant la loi du 3 janvier 1972, l'enfant naturel n'entrait pas dans la famille de ses parents — que sa filiation ait été établie ou non : il n'héritait pas de ses grands parents, oncles...

L'enfant naturel entre maintenant dans la famille du ou des parents à l'égard de qui sa filiation est établie. Il hérite de ses grands parents, oncles... Une demande de pension alimentaire au profit de l'enfant peut être exercée le cas échéant contre ses grands parents. Ceux-ci peuvent obtenir le droit de visite et être tuteurs légaux en cas de décès des parents naturels.

Si le père ou sa mère sont mariés par ailleurs, l'enfant naturel ne peut être élevé au domicile conjugal du parent marié que si le conjoint de celui-ci donne son accord.

QUELLE EST LA SITUATION D'UN ENFANT NATUREL FACE A L'HERITAGE ?

Si le parent décédé était célibataire au moment de la conception de l'enfant naturel, ou s'il était marié mais décédé sans enfant légitime, l'enfant naturel reconnu hérite de ce parent (et de sa famille) comme s'il était légitime. Mais si le parent décédé n'était pas célibataire au moment de la conception et a un ou plusieurs enfants légitimes, l'enfant naturel reconnu ne reçoit que la moitié de la part de l'héritage à laquelle il aurait eu droit s'il était légitime, l'autre moitié étant répartie entre les enfants légitimes.

SI LE PERE NE VEUT PAS RECONNAITRE SON ENFANT, QUE PEUVENT FAIRE L'ENFANT OU LA MERE ?

- S'en foutre... ;
- Exercer une action en recherche de paternité.

QUAND PEUT-ON EXERCER UNE ACTION EN RECHERCHE DE PATERNITE ?

1. Dans le cas d'enlèvement ou de viol, lorsque l'époque des faits se rapporte à celle de la conception ;
2. Dans le cas de séduction, accomplie à l'aide de manœuvres dolosives (frauduleuses), abus d'autorité, promesse de mariage ou de fiançailles ;

3. Dans le cas où il existe des lettres ou quelque autre écrit émanant du père prétendu, propres à établir la paternité de manière non équivoque ;

4. Dans le cas où le père prétendu et la mère ont vécu pendant la période légale de la conception en état de concubinage, impliquant à défaut de communauté de vie, des relations stables et continues ;

5. Dans le cas où le père prétendu a pourvu ou participe à l'entretien, à l'éducation ou à l'établissement de l'enfant en qualité de père.

Cette action doit être exercée par la mère (même mineure) — ou par le tuteur autorisé par le conseil de famille si la mère est décédée ou n'a pas reconnu l'enfant — dans les deux ans qui suivent la naissance, ou par l'enfant dans les deux ans qui suivent sa majorité. Dans les cas 4 et 5 elle peut être exercée pendant les deux ans qui suivent la cessation du concubinage ou de l'entretien de l'enfant.

L'action en recherche de paternité est déclarée irrecevable s'il est établi que la mère avait au moment de la conception « une inconduite notoire » ou des relations avec un autre individu (à moins qu'il ne soit prouvé médicalement que ce dernier ne puisse être le père). Elle est également déclarée irrecevable si le père prétendu était à l'époque de la conception dans l'incapacité physique d'être le père.

Si l'action est déclarée recevable et si le tribunal reconnaît le père prétendu comme père de l'enfant, le tribunal décide du nom de l'enfant, de l'attribution de l'autorité parentale et des dommages et intérêts éventuels.

COMMENT SE FAIT LA RECHERCHE DE MATERNITE ?

C'est un cas beaucoup plus rare que la recherche de paternité. L'enfant qui intente une action en recherche de maternité doit prouver qu'il a la possession d'état d'enfant naturel ou prouver sa filiation par des témoins, des présomptions ou indices graves ou des preuves écrites.

COMMENT OBTENIR UNE PENSION ALIMENTAIRE ?

— En la demandant au tribunal de grande instance, en même temps que l'action en recherche de paternité ;

— Si le père a reconnu l'enfant mais ne contribue pas à son entretien la demande de pension alimentaire doit être formée devant le tribunal d'instance du domicile du père (si ses ressources ne dépassent pas 900 F + 100 F par personne à charge, la mère peut bénéficier de l'aide judiciaire totale — si ses ressources ne dépassent pas 1500 F + 100 F par personne à charge elle peut bénéficier de l'aide judiciaire partielle) — la pension alimentaire peut être demandée le cas échéant à la famille ou aux héritiers du père.

QU'EST-CE QUE LA LEGITIMATION ?

Un enfant naturel peut devenir enfant légitime par le mariage de ses parents ou par jugement. Si la filiation était déjà établie à l'égard des deux parents l'enfant est légitimé de plein droit par leur mariage. Si cette filiation n'était pas établie, la reconnaissance et la légitimisation peuvent avoir lieu au moment du mariage. Si la reconnaissance a lieu après le mariage la légitimisation ne peut se faire que par un jugement qui constate que l'enfant a eu depuis le mariage la possession d'état d'enfant commun.

Si le mariage est impossible entre les deux parents, la légitimisation peut être conférée à l'enfant par le tribunal à la demande d'un des deux parents d'enfant naturel. Si l'un des deux parents était marié par ailleurs au moment de la conception l'enfant ne peut être légitimé qu'avec l'accord du conjoint. Si la légitimisation a lieu à l'égard des deux parents, l'enfant prend le nom du père et s'il est mineur le tribunal décide de sa garde comme en matière de divorce.

QU'EST-CE QUE L'ACTION A FINS DE SUBSIDES ?

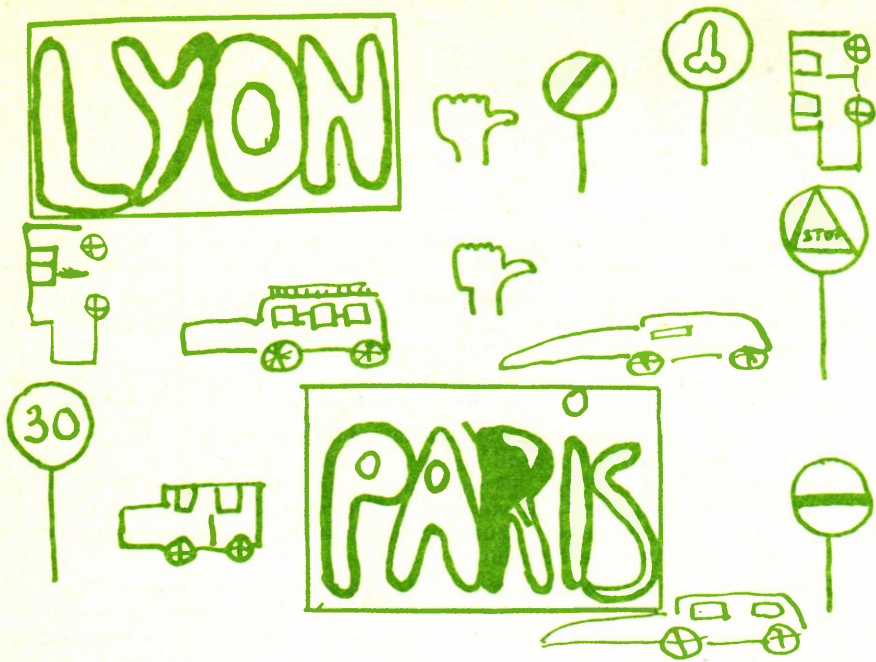
Lorsque sa filiation paternelle ne peut être établie avec certitude, la loi permet à l'enfant naturel de réclamer des subsides (pension alimentaire) à celui ou ceux qui ont eu des relations sexuelles avec sa mère pendant la période légale de conception (300 au 180^e jour avant la naissance). L'action à fins de subsides se fait dans les mêmes délais que l'action en recherche de paternité. Plusieurs hommes peuvent être condamnés à verser des subsides mais il faut alors qu'ils aient commis une faute (viol collectif...) ou pris des engagements antérieurs. Les hommes à qui l'on réclame ces subsides peuvent écarter la demande en prouvant qu'ils ne peuvent être le père de l'enfant ou que la mère se « livrait à la débauche ».

Loi du 3 janvier 1972 sur la filiation, « J.O. » du 5 janvier 1972, circulaires d'application « J.O. » du 20 juillet 1972.

Loi du 4 juin 1970 relative à l'autorité parentale, « J.O. » du 5 juin 1970.

Les journaux officiels peuvent être conseillés dans les préfectures, mairies..., ou commandés au « J.O. », 26, rue Desaix, 75014 Paris ; 0,50 F l'ex.

On peut se procurer le Code civil dans les librairies (petit Code Dalloz...).



Le regard des automobilistes

On est sur le bord de la nationale, à un feu rouge. Aucune comparaison possible entre notre allure et celle des mannequins de « Elle », ni des filles de Pigalle, ni de clochardes professionnelles. Nous sommes banales.

Des types passent devant nous, seuls dans leur voiture, au ralenti. Ils pourraient nous emmener. Mais non. Ils nous jettent un regard tantôt moqueur, tantôt égrillard, tantôt offusqué. Et ils passent. Pour eux, nous sommes des putains.

Parce que on envisage de faire un bout de chemin avec un homme inconnu, sans protecteur ni propriétaire à nos côtés. Parce que nous ne nous enfermons pas dans un cercle tranquille d'« amis sûrs ». Parce que nous trouvons naturel qu'une voiture serve à rendre service au plus grand nombre possible de gens. Parce que nous leur faisons confiance. Ils ne vont pas emmener des putains !

Certains hommes nous ont quand même emmenées. Mais sur un voyage de 500 kilomètres, deux fois nous avons eu à refuser les avances d'un gars seul qui croyait évident que des auto-stoppeuses ne pouvaient être qu'à la recherche d'un divertissement sexuel. Nous étions deux ? Qu'à cela ne tienne : c'est que nous étions de petites vicieuses qui aiment les partouzes.

Nous ne dénonçons pas le fait que pour tous les hommes qui sont passés devant nous et se sont arrêtés, nous étions a priori des putains, pour sauvegarder la morale publique. Il n'est pas exclu que nous aimions faire l'amour, ni même que nous aimions à l'occasion le faire à plusieurs ! Ce qui nous a révoltées c'est que, parce que nous ne fuyions pas les hommes, ceux-ci aient cru avoir des droits sur nous, c'est qu'ils ne nous laissaient pas d'autre alternative que la fuite, la réclusion ou la nymphomanie. C'est qu'ils ne pensaient même pas qu'on pouvait établir des relations cordiales mais dont le centre se serait situé au-dessus de la ceinture. Nous étions des proies, refusées ou prises, rien d'autre.

Quand on a dit que les hommes nous regardaient comme des putains, c'est bien dans ce sens de proies qu'il faut l'entendre. Les deux supermâles qui ont voulu nous faire bénéficier de leurs sublimes capacités ne nous ont même pas traitées comme des prostituées. Ils auraient pu nous demander directement : « Vous n'avez pas envie de faire l'amour avec moi ? » Nous aurions au moins eu la possibilité de refuser tout simplement. Mais non. Le premier s'est arrêté sur un terrain vague sous le prétexte (plausible : nous y avons cru) qu'il était fatigué. Il a fait semblant de dormir, nous a proposé (pour nous distraire !...) des magazines pornos, nous a guettées pendant une demi-heure, a commencé à se déshabiller progressivement (il faisait chaud !...). Quand nous nous sommes aperçues de ses projets, il en était à se placer à des points stratégiques.

Ce que voulait ce type (le second a suivi une démarche assez parallèle, quoique un peu plus directe) c'était nous amener insensiblement au point de ne plus pouvoir refuser de coucher avec lui. Contradiction avec le fait qu'il considérait cela comme entendu dès le départ ? La contradiction n'est qu'apparente.

Sur la route, nous n'étions pour lui que des objets sexuels opportunément disponibles. Dans le camion, nous faire une proposition directe aurait été nous laisser une possibilité de décision, donc nous considérer comme des personnes. C'aurait été envisager l'humiliante possibilité que nous puissions le refuser, LUI. D'autre part, il aurait certainement eu honte de nous sauter dessus (la façon dont il a camouflé précipitamment ses revues après que nous les ayons refusées est significative). Il fallait que nous soyions explicitement consentantes pour lui éviter tout sentiment de culpabilité (c'est quand même un comble). Enfin, il nous faisait déjà un immense honneur en nous désirant ! En respectant le code de la drague, il nous en faisait un plus immense encore. Nous aurions dû lui en être reconnaissantes et lui tomber dans les bras !...

En fait, toutes ces simagrées ne recouvraient qu'un profond mépris : le refus de voir en nous autre chose que des réceptifs.

Les femmes au volant

La situation est claire : elles ne nous prennent jamais. Pourquoi ?

— Comme les hommes, elles nous considèrent comme des putains, et comme telles, nous méprisent. L'idéologie bourgeoise cultive tant les rivalités entre femmes, la mesquinerie des rapports, comme seul moyen pour les femmes de sauvegarder leur valeur aux yeux d'un homme, ou des hommes en général, que cette hostilité vis-à-vis de « femmes différentes » s'explique facilement.

— Le système bourgeois place les femmes dans une éternelle défensive et tout individu étranger, même une autre femme, représente par conséquent un danger. Cette peur de l'agression physique (pas nécessairement sexuelle) ou de la simple communication, ressentie elle aussi comme une agression, est latente dans tous les comportements des femmes (de l'hostilité systématique à la confiance méfiante à une élue). C'est cette peur qui est masquée par le fameux « respect des convenances ».

Cependant, il nous est arrivé d'aborder les femmes dans leur voiture, au feu rouge par exemple, en leur expliquant que nous préférierions être emmenées par elles plutôt que de courir à nouveau le risque d'être abandonnées sur une route perdue. Là encore, elles ont refusé. Pour l'expliquer, la peur n'est plus suffisante.

Il semble que leur réaction soit du type : « elle l'a bien cherché ! ». Toujours cette hostilité qu'on inculque aux femmes dès leur enfance, mais aussi une volonté de revanche : donner une leçon à celle qui brave les interdits. Comparable à la satisfaction d'une mère dont la fille échoue dans un projet qu'elle-même réprovoque.

Et puis quand elles sont en sécurité, les femmes s'identifient à leurs oppresseurs. Après tout, elles rient bien de ces blagues obscènes qui sont de flagrantes manifestations de mépris envers leur sexe, leur corps tout entier, et leurs sentiments. D'ailleurs, quand nous nous sommes adressées à un couple, ils ont ri tous les deux avant de démarrer.

Ce manque effectif de solidarité entre les femmes, de « sisterhood », est grave. C'est sur lui que s'appuie la bourgeoisie pour consolider notre oppression, sachant bien qu'isolément nous ne serons pas dangereuses, et qu'il restera toujours la possibilité d'interpréter nos revendications en terme de névrose, de refoulement, de frigidité ou de nymphomanie. Alors que si les femmes s'unissent pour faire cesser radicalement toute forme d'oppression sur leur personne et leur mentalité, si elles revendiquent une sexualité différente de celle que nous impose la problématique sujet-objet, si elles veulent transformer l'amour en une relation libre entre partenaires autonomes, elles s'apercevront vite que ces changements ne sont possibles que par le renversement de la société capitaliste, et deviendront alors un réel danger pour l'ordre bourgeois.

Nos réactions à nous

Devant notre encombrant succès, nous nous sommes réfugiées dans la fuite. Devant les projets évidents des types, nous sommes restées polies jusqu'au bout : « On continue pendant que vous vous reposez, si on est toujours là quand vous repartirez, vous nous reprendrez... »

Pourquoi ? Pour ne pas faire de scandale bien sûr. Mais surtout nous nous sentions coupables, coupables d'avoir par notre audace (faire du stop !...) provoqué cette situation, comme si effectivement nous « l'avions bien cherché ». Coupable surtout parce qu'on ne nous a appris qu'une forme d'alternative : si on accepte on est putain, si on refuse on est méchante (« allez, soyez gentille »... phrase connue...) ou, et c'est bien plus humiliant, complètement attardée : « si tu ne veux pas coucher avec moi, c'est que tu n'es pas libérée », phrase bien connue aussi. Les types qui cherchent, bien entendu, à récupérer à leur profit notre désir de libération l'interprètent comme une disponibilité totale au premier venu.



Alors que pour nous l'amour libre, c'est choisir le compagnon avec lequel nos possibilités de création, d'action, de lutte pourront le mieux se développer ; c'est vivre notre sexualité non plus comme un refuge ou l'unique moyen d'affirmer notre existence, mais comme une partie intégrante de notre lutte et de notre personnalité. Ceci implique évidemment la possibilité de changer de compagnon si l'évolution de nos rapports gêne notre activité, ou d'avoir plusieurs compagnons simultanément si nous avons la chance de connaître plusieurs personnes à qui nous désirons exprimer physiquement notre estime ou notre tendresse, ou encore d'aimer une femme, car l'estime ou la tendresse ne se portent exclusivement sur les porteurs de phallus (quand on est soi-même une femme). C'est ne plus devoir choisir entre être la copine asexuée (« pour moi, tu n'es pas une femme, tu es un pote ») ou l'amante spécialisée dans le sentiment, la passion et surtout la baise.

Après douze heures de voyage, dans un hameau minuscule où nous avait laissées notre deuxième séducteur, on s'est assises sur le bord de la route et on a réfléchi.

« — Ça suffit comme ça, on retourne à Châlons à pied et on prend le train.

— Ah non ! J'aime mieux qu'on se batte contre le prochain crétin qui nous drague que de faire 15 kilomètres à pied ! »

Finalement, c'est la paresse de l'une d'entre nous qui nous a poussées à prendre la seule décision juste : continuer, mais de façon offensive, en mettant les choses au point avant même de monter dans la voiture, et en décidant de démolir (physiquement) celui qui passerait outre notre avertissement de départ.

C'est dire combien nous avons bien intériorisé, nous les femmes, la peur de n'être pas la plus forte, l'habitude de la défensive. Au point que nous avons craint que le simple fait de regarder en face la situation ne soit interprété comme une provocation indirecte, une acceptation de fait de notre situation d'objet sexuel.

Si nous avons eu tant de mal à nous décider à la riposte, tout en comprenant que c'est la seule issue possible à la violence que nous font quotidiennement subir les hommes, c'est finalement que nous nous sentions isolées. Tant que nous ne nous unissons pas pour leur imposer notre refus d'être traitées en objets ou en proies, c'est-à-dire notre droit au choix de notre partenaire sur des critères également choisis par nous, notre droit à la décision et à l'activité sociale dégaugées de toutes ses arrières-pensées, la situation ne changera pas. Il n'y a aucune raison pour que les hommes renoncent spontanément à des privilèges qui sont les seules compensations à l'exploitation et à l'oppression que leur fait subir, comme à nous, la société capitaliste. S'ils ne peuvent pas changer immédiatement de façon de voir, qu'ils apprennent au moins à être plus prudents et par là, à reconnaître notre existence personnelle et la force politique que nous sommes. Pour cela, ripostons, individuellement et collectivement, par la moquerie ou la violence, à toutes les marques du mépris masculin pour les poupées qu'ils nous croient. Ce n'est que quand nous serons sûres de nous sur ce plan que notre énergie révolutionnaire se libérera complètement.

Claudie et Patricia, de Lyon.



QUOI roule SUR

Ces petits cons qui se servent de leur moto pour frimer, se pavaner, draguer les minettes amoureuses de leur engin, pauvres innocentes. Ils concèdent à leurs passagères un rôle d'admiratrice de peinture. Ce sont eux qui agissent, décident, la fille suit. Que peut-elle faire d'autre à partir du moment où elle veut être admise dans leur fief et puis ça rentre dans leur conception : un mec se doit d'être le mec d'une quelqu'une.

Ils nous disent encore : « admire ma machine, je me fous du danger, vite, toujours plus vite, 140 de moyenne, je me mets de la graisse partout mais ça marchera, je l'ai allégée, gonflée, tout et tout... » et on reste bouche bée devant tant de courage, de force, de saleté... ivresse...

MON CUL, des pauvres mecs qui se sont laissés ensorceler par leur moto. Ils ne parlent que de ça. De la merde. Enfin un moyen comme un autre de croire que le temps est au beau fixe.

Le cambouis a envahi leurs tripes. BOUFFES, ils doivent en rêver la nuit et le pire c'est qu'ils se complaisent dans leur salade et veulent nous la faire avaler. RIDICULE. Demandez-leur s'ils ne dorment pas avec leur moto, au lit. Ils disent souvent : « la moto, ça compte plus que ma femme ». Qu'ils aillent donc baiser avec elle. Peut-être feront-ils plus gaffe et sans doute moins de dégâts. En tout cas, être de leurs esclaves, très peu, merci.

Regardez-les ces coqs en quête de leurs attributs, ils rivalisent entre mâles : qui est le plus fort, qui va le plus vite, qui déconne le plus, qui a le super-engin plus super que les autres ??? car plus on est gros, plus on est bon. C'est-à-dire plus on a de cm³, plus on prend de risques et plus on est content de retomber dans la puanteur virile. LE CM³ C'EST LE POINT CAPITAL. En fait, plus la cylindrée augmente et plus ils ont vite fait d'oublier leur merde, de fuir leurs angoisses et de gaver leur ennui, leur vide interne de merde. Des mecs qui gagnent 100 000 balles par mois et se crèvent le cul pour posséder le gros cube et vivre à travers leur machine tous leurs désirs et tous leurs instants. QUELLE MISERE !

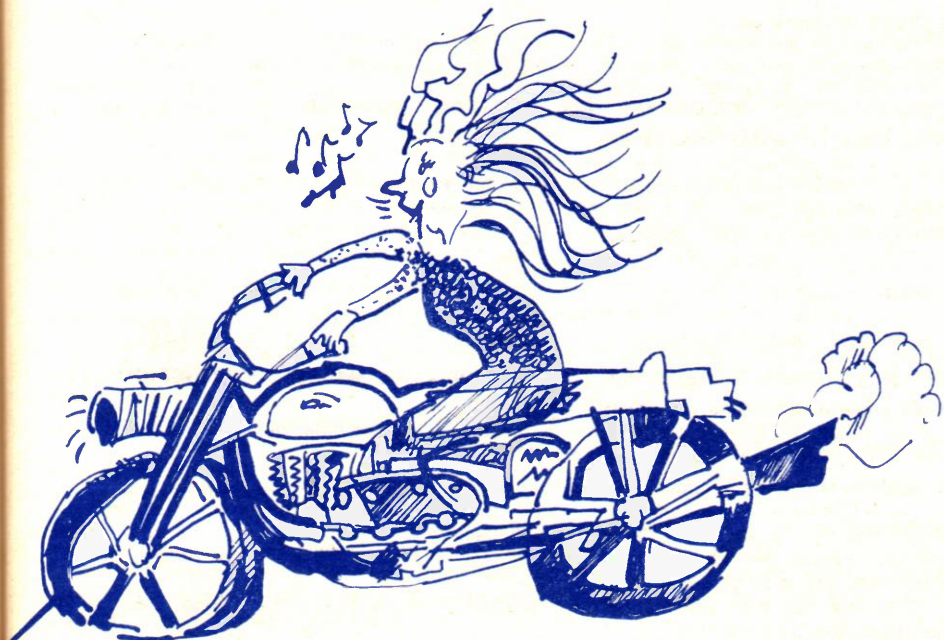
Attilas motorisés, soyez contents d'avoir le cul à côté de vos selles à moins que vous nagiez d'aise dans votre essence polluée.

Quand ils se sentent un peu trop seuls, les pôvres, ils vont retrouver leurs copains motards et ça finit la tête pleine de termes savants et d'accolades ambiguës dans un rôle de plaisir. Entre motards, que voulez-vous, ils se comprennent à demi-boulon et vivent ensemble sans bavures leur mythe pestilentiel. HYPOCRITES.

Quand ces messieurs sont contrariés, déçus, ils pensent moto, se ruent sur elle comme des loups et s'en vont tirer des bourres et défouler leur agressivité. Mieux vaut qu'ils se retournent contre la moto que contre nous.

Qu'ils risquent leur vie ça les regardent, mais leur goût de la vitesse a la saveur amère du goût de risquer la vie des autres. ILS s'en foutent, ils ne pleurent que sur leurs confrères : alors attention petits oiseaux, chats, chiens et nous aussi, quand vous voyez un motard en déroute garez-vous, ils conduisent comme des porcs, d'ailleurs tout ce qui n'est pas motorisé pour eux n'existe pas.

Faut dire que dans leur confrérie qui pue le renfermé, ils se sentent indépendants des autres, pour pas trop se voir baiser par la société ils ont l'illusion de bien consommer, eux les rusés : la moto, un objet de consommation pensez-vous, c'est plutôt un objet de passion, c'est toute leur vie, laissons-la leur. Qu'ils s'en repaissent (leur vie, pas la moto).



on dit LA moto...
on pense LE motard...

Comme s'il fallait être barbu, hercule et avoir un phallus pour pouvoir mettre son cul sur une moto. Croyez-vous que seul LE MEC peut manier une moto, connaître et comprendre son anatomie. UNE FEMME peut tout aussi bien faire tout ça.

Evidemment, ils diront : y'a le cambouis, c'est sale, pouah, pas esthétik, et la coquetterie féminine alors ?

Mais regardez donc ces petits minets sur leur superbe Honda à démarreur électrik, étincelante comme la casserole en alu. Ont-ils l'air pourri ? Est-ce eux qui viendront torcher le cul de vos gosses, pourtant quelle différence ?

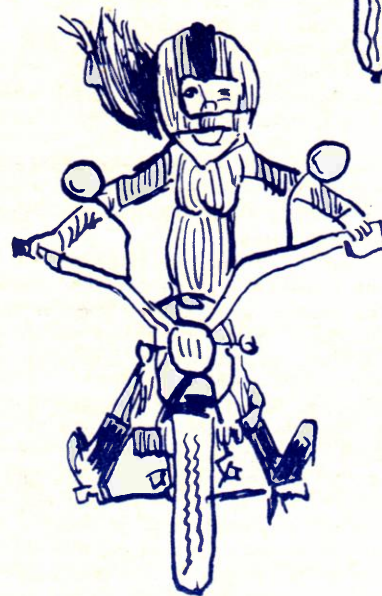
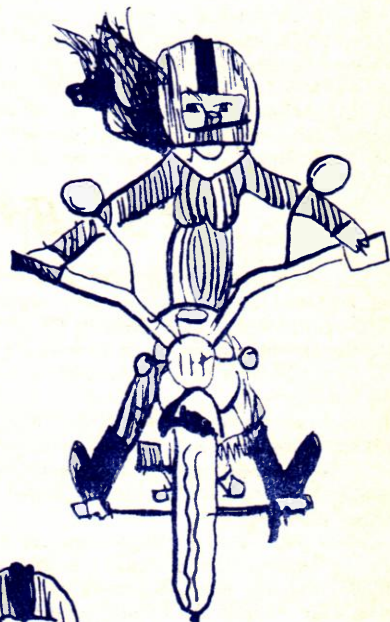
Dans la publicité, la fille est exploitée comme ailleurs et partout, mais sa passivité est bien mise en avant : Dans une revue moto, les photos d'une fille roulant réellement sont rares, en général elle est sapée d'une étrange mode pseudo-féminine et reste immobile.

Comprendre une moto c'est histoire de l'apprendre, c'est pas sorcier. Trouver les pannes, la ruse on nous l'a attribuée, eh bien, on s'en servira.

Ils disent : la force, dévisser un boulon ça n'a jamais été le super-exploit, et après ? c'est pas tous les jours que notre moto nous demandera de la porter dans nos bras et puis même, nous sommes destinées à en porter bien d'autres (mômes).

On ne cesse pas d'être femmes quand on fait de la moto, même si on ne correspond plus à leurs critères de féminité mais FEMMES comme nous l'entendons.

qui



Roulons tranquillement le nez au vent, au vert. Donnons-nous les moyens de leur clouer le bec.

Ils font étalage de leur savoir aller-vite et mécanique. Déjouons leur paternalisme bien gentil mais nauséabond.

Il faut reconnaître qu'ils sont en général gentils avec nous, rarement de remarque conne, d'agression franche, on est motarde avant d'être leur paillason sexuel. Ils aident, ils conseillent, expliquent et on est bien contentes d'être un peu intégrées parce que c'est finalement sympa de rencontrer quelqu'un et de parler comme ça sans autre alibi, mais derrière tout ça le mensonge, les railleries racistes, les plaisanteries anti-homosexuelles, la domination du mec. Derrière chaque motard, si sympa soit-il, et il l'est, se cache le phallocrate sur roues.

Quelle attitude avoir vis-à-vis de ces pauvres mâles qui ont besoin de se valoriser en des domaines aussi fictifs ? Il est possible de s'identifier à leurs comportements tarés, de les accepter et de les voir par leurs yeux :

L'impression que les mecs s'y connaissent plus que nous, ne pas se donner les moyens d'atteindre un certain niveau pour détruire leur supériorité (oh ! oh !) et même avec ce niveau on entre dans leur problématique.

Ah ! une nana qui sait faire de la mécanique et de la moto et qui pourtant n'est pas trop masculine, on connaît la chanson...

Une autre attitude : ne pas avoir de relations avec tous ces connards et faire de la moto en franche-tireuse.

Mais on ne remet pas en cause le phallocratisme simplement en mettant son cul sur sa moto. ALORS :

- ON N'IMITE PAS.
- ON LAISSE PAS TOMBER.
- ON ESSAIE DE ROULER MIEUX.
- RIEN A FOUTRE DE LEUR CONDESCENDANCE.

"QU'EST-CE POUR VOUS

enquête dans une

- Nous avons fait une enquête sur un lycée (CEG) à Antony 92.
- 5^e de transition - 8 garçons et 7 filles ont participé au devoir (entre 14 et 15 ans).
- Nous sommes coupées des élèves, des renseignements que l'on pourrait avoir sur eux, milieux familial, pbs sociaux, sentimentaux, financiers... car nous n'avons pu revoir l'institutrice qui a donné ce travail.
- En fait nous nous sommes trouvés devant des copies sans autres renseignements, copies d'ailleurs pour la plupart anonymes, ce qui permettait un engagement plus grand des élèves.
- La question posée a été : Qu'est-ce que pour vous l'homme ou la femme ? Qu'en pensez-vous ? Les garçons ont eu à répondre sur la femme et vice-versa les filles sur l'homme, ceci sous la forme d'1 essai.

PRESENTATION DES RESULTATS

- Chaque copie nous a paru surprenante, que ce soit par ses idées, par sa violence verbale, par ses réponses. On a pensé qu'il serait malgré tout intéressant de grouper certaines idées par thèmes, par domaines, bien que cette solution nous prive d'une vie d'ensemble sur chaque copie, et ne nous permet pas de voir ce qui a été dit, ce qui a été omis ou passé sous silence.
- Nous avons donc choisi de faire l'étude par thèmes, mais de préciser derrière chaque citation un numéro renvoyant à un élève.
- Nous avons analysé les réponses des garçons et des filles séparément, car ils ont répondu en centrant leur devoir sur des choses tout à fait différentes. Au niveau des conclusions, nous essaierons d'analyser les résultats linguistiquement et sociologiquement, dans la mesure de notre possible et de nos données.

les garçons :

- On a préféré citer les passages de leur copie le plus souvent possible, car leur langage, leurs mots sont plus significatifs que tout ce qu'on pourrait en dire.

I PREMIEREMENT : LEUR VISION DE LA FEMME

A vision traditionnelle de la femme au foyer, du foyer, du mariage

- « L'homme et la femme serve à former un foyer grâce à ses enfants cet homme des enfants » (1)
- « La femme a besoin de l'homme - la femme doit rester au foyer garder les enfants, faire les travaux de la maisons » (2)
- « Je pense que la femme doit rester naturel, ne pas se maquiller, rester à la maison pour faire le ménage, s'occuper des enfants, faire les courses, suivre leur mari, former un foyer » (3)
- « Je trouve que la femme est important. Pour l'homme elle ne travaille peut-être pas. La femme doit s'occupé de ses enfants, les nourir, faire le ménage. Je trouve qu'elle travaille assés. Je trouve de la femme sert à l'homme car l'homme ne peut pas faire sont ménage tout seule » (8)

B Opposition directe la femme, bonne, douce et les autres femmes

3 autres garçons ont parlé de la femme en distinguant nettement entre 2 types de femme.

- « Je trouve que la femme est importante mais pas toute les femmes » (4)
- « Mais à part ce genre de Femme, il y a des femmes qui ne se laissent tripoter : des filles de souches de parents bien élevé comme mais 2 amies » (5) femme « bien » liée à une notion de classe
- « Mais a parament la femme est faite pour être aimé » (7)

C Vision de la femme dégradée : vision pour certains obsédante

— Presque tous les garçons ont parlé des putains, avec une violence verbale et une agressivité sexuelle.

— De ce que je pense de la femme sait que la plupart sont bête. Il se mette au moins 1 kg de parfum, de crème sur les joues, cet qu'ils se mettent trop de maquillages sur les yeux » (1) confusion il-elle ?

- « Il y a des salopes de putains et les autres qui peuvent tenir un foyer » (2)
- « Les putains sont de femmes perdu. Car ils ont un enfant avec un homme, un autre avec un autre. Les femmes suscix sont des objets après une nuit l'homme al l'angue. Elle est en sainte. Les gouines sont stupides car il ne trouve pas d'homme alors elle font sa entre elles. Je trouve celle-ci encore plus putain ». « Un enfant est vite arrivé en un nuit. La femme qui se maquille trop deviennent vite prostituer. Cela se crois tous permi alors oa na rien dans la culotte et de la soutien gorge. Sa crane et sa roule ». « Certains beautés sont des putes » (6)

Image étonnante de la femme, angoisse devant la putain. Il faudrait connaître son milieu familial et ses plis.

— Revenon au faite, il y a des femmes seuxuelle mais il y a des garçons qui voudrais le faire, mais il ne peuvent alors il se met à violer les femmes, et il y a des

Femme
manequin



femmes qui voudrait se faire piner par plusieurs hommes mais les hommes ne veulent pas. Elle devienne des putains et se rejoigne à l'état major des puts est pigale » (7)

Violence sexuelle et agressivité étonnante. Il faudrait pouvoir discuter avec ces jeunes garçons, pour discuter avec eux de leurs pbs sexuels, familiaux et essayer d'expliquer cette vision de la femme, qui est en fait la putain.

D La femme vu d'1 pt de vue social englobant davantage le foyer et les pbs d'argent 1 seul garçon en a parlé.

— « Je trouve que la femme travaille moins que l'homme et qu'une femme dépense beaucoup d'argent, car 1 homme qui gagne 150 F par mois, la plus par des femmes dépense plus que la moitié de la paie. Plus le loyer, la voiture et tout les autres frais, alors à la fin du mois, le porte-feuille est vide » (8)

E La femme égale de l'homme

— « La femme doivent être a égalité avec l'homme » (2)

DEUXIEMEMENT (en dehors de la vision de la putain, des gouines et des salopes)

SEXUALITE ENVERS LEURS COPAINS — PORNOGRAPHIE

A Pornographie

— « Mais je trouve absurde de voir des livres comme celui-ci, issable ou la femme se trouve entièrement nue sauf l'objet essentielle » (7)

— « Les femmes qui sont à la télévision, qui sont désabillé ou sur les livres, ne sont pas des femmes car elle risqueraient de trompé leur maris, d'avoir des ennuis et le photographe doit en profiter » (8)

B Vision de leurs amies

— Agression contre les minettes en short « qui ont l'air de prostitué. Elle fait du montre genoux à toute la classe et en vérité ce n'est qu'une petite pucelle » (7)

TROISIEMEMENT : UNE DE LEUR PREOCCUPATION : LA MODE

A La mode en rapport avec le prix

- « Sa doit coûter cher avec la sale mode » (4)
 - « Se qui me dépasse s'est les petits qui sont habillé avec des pattes d'éléphant, des vestes en dain. Comme les vieilles bicotes qui roulent dans des voitures de 4 millions 2 et qui n'ont pas un pête de réflexe » (5).
- Mode et notion de classe effleurées.

B Mode et femme « bien »

— « La femme moderne et gracieuse. Elle suivre la mode » (6).

Citation surtout étonnante si on se rapporte à sa vision de la putain.

QUATRIEMEMENT : LEURS DESIRS FUTURS POUR LA FEMME QU'ILS PRENDRONT

A En général précisions physiques, comme

— « Pour un homme comme moi, il me faut une belle fille, qui a de jolies cuisses, une bonne poitrine et une jolie figure » (8)

B Idéal de la femme « douce, agréable... »

1 seul garçon a répondu ainsi

— « J'aimerais une femme ni grande ni petite, fille gentille, douce, les cheveux longs, intelligente, instruite, pas riche, pas pauvre, une femme qui ne me trompe pas, qui soie propre, en bonne santé. D'après moi la femme ne doit pas fumée, ne pas être snob, pas jalouse, belle... » (3)

On sent très bien l'opposition de la première femme (8) et cette « belle » femme (3) petite-bourgeoise sans plus.



L'HOMME & LA FEMME ? »

classe de transition

femme nourrisse



les filles :

Réponses totalement différentes des garçons, centrées beaucoup plus sur le côté familial et le rôle qu'elles auront à assumer plus tard.

PREMIEREMENT : VISION DE LA FEMME AU FOYER servant l'homme, se rapprochant de celle des garçons. **RESIGNATION ET ACCEPTATION** de son sort, victimes de leur milieu familial, social.

— « L'homme a besoin de la femme pour lui faire à manger, pour lui faire le ménage et pour lui préparer ses abis. On a besoin de l'homme pour nourrir sa femme et ses enfants. L'homme est le maître de la maison. L'homme est + fort que la femme. La femme doit respecté l'homme » (2)

C'est la seule fille qui est si extrême et qui parle tant des « devoirs » de la femme envers l'homme.

— « L'homme doit protégé la femme des danger qu'il peut avoir. L'homme et le chef de famille et s'est lui qui dois commandé, la femme les enfants aussi mais s'est l'homme qui doit le faire le plus » (5).

Début d'initiative de la femme.

— « L'homme doit protéger sa femme face aux dangers » (6)

DEUXIEMEMENT : LES « DEVOIRS » DES HOMMES

A Liés aux pbs familiaux des filles

— « L'homme ne doit pas être l'industriel que l'on voit tous les jours, mais il devrait s'occuper un peu plus de son foyé, d'être un bon mari, un bon père » (1)

Nécessité de connaître le milieu familial et social de cette fille.

— « Je pense que l'homme sont pas très gentil avec nous. Il pense qu'à trainée le soir défois il rentre vers minuit si ses pas plus » (4)

— « L'homme doit être fidèle à la femme, l'homme doit tenir son foyer être gentli avec sa femme et ses enfants, ne pas rentré à 11 h où à minuit parce que il vat diner avec ses copains ou coucher avec 1 autre femme. Tous les hommes ne sont pas sérieux » (7)

B LES « DEVOIRS » DE L'HOMME

I Liés à l'idéologie dominante le + souvent. L'homme travaille. Femme au foyer.

— « Le devoir de l'homme dans une famille, c'est d'aller au travaille pour nourir sa famille, elever c'est enfants correctement, être gentille avec sa femme lui offrirre des petits cadeaux de temps en temps » (3)

— « Dans un couple, il aide à faire un enfant à la femme, c'est le devoir d'un homme » (3). Femme = machine à faire des gosses.

II Vision + avancée du foyer et du travail de l'homme

— « L'homme doit édéé la femme à faire le ménage, quand on a a s'occuper d'un enfants. Defois, il y en a qui ne font rien, alors on les appellent les fénients » (6)

— « Certain homme son utile à la femme car il y en a qui nous aide à faire le ménage et la cuisine. L'homme dois aidé la femme a faire chauffé le lait du bébé et dois lui passé toutes les choses quelle a besoin. L'homme et la femme dois s'édaïs mutèlement et s'aimé de tout leur cœur jusqu'à leurs mord » (5). Les devoirs sacro-saints du mariage se glissent décidément partout !

III Vision la plus avancée et la + consciente de nombreux problèmes, notamment sur l'égalité homme-femme.

— « Il faudrait que l'homme se rabaisse vis à vis de la femme car nous voulons notre égalités. Pourquoi l'homme doit porté les responsabilités ? Les femmes sont maintenant aussi capable que les hommes. Epuis quand un mariage ne vat pas bien la femme divorce, elle prend bien ces responsabilités par la suite » (7)

La femme conçue avec la possibilité de prendre des initiatives (ds le plan des relations sentimentales et sexuelles, c'est important).

— « Il (des hommes) y en a qui ne sont pas sympatique, alors on les laissent dans leur coin. Les hommes defois, ils sont vaches car il disent derrière plein de choses et devant ils ont les pétoches. Il y a un garçon que j'aime, mais, il veut de rendre jalouse, alors moi, je lui est dit que c'est un » (6)

TROISIEMEMENT : IDEAL DE L'HOMME « FUTUR »

A Précisions pour la plupart sur le physique

— « Moi je vois l'homme grand, mince, beau et intelligent, gentil et non l'être supérieur. Un homme et non un clown qui suit les premières exentricité de la mode » (1)

— « Un homme grand, mince, intelligent » (2)

— « Un homme grand, avec les yeux bleu vert, pas coureur de jupon, pas menteur avec sa femme » (3)

— « Avec les yeux bleus, les cheveux assez long très beau » (4)

B Désir d'1 homme qui ne soit pas sans doute comme son père. C'est la même fille qui a la position la + avancée quand à la libération de la femme.

— « L'homme dans 1 foyer le principale, ces qu'ils nous aime et qui soit gentil avec sa femme et surtout très gentil avec ses enfants, mais pas qu'il soit beau, riche. Ce n'est pas le physique qui conte » (7)



LES
FEMMES
A
LEURS
OUVRAGES

LA NOURISSE

Linguistiquement on pourrait tirer des conclusions logiques en relevant les fautes nombreuses qu'ils font, la syntaxe qui est mauvaise, les assemblages de mots : qu'il = qui ; sensuelle = sensuelle et sexuelle ; l'angue = largue et langue ; suscix? ; être en sainte ! Mais, plus que toute cette étude, c'est la violence du langage et l'agressivité qui nous ont intéressées. Que ce soit pour putain, gouine, pucelle, piner, violer, tous les termes exacts sont employés.

En tirer des conclusions, c'est difficile. Il faudrait pouvoir avoir d'autres devoirs de ces jeunes. Je pense d'autre part que ce n'est pas le + important à analyser dans ces copies.

Sociologiquement : c'est un grand mot et nous ne pouvons pas le faire, autrement qu'en connaissant les élèves et leurs milieux familiaux, sociaux.

On peut juste en tirer des conclusions générales.

Par les hommes, la femme est posée comme un objet sexuel, excitant, dégradé, ou comme quelqu'un qui fera des mômes, qui restera au foyer, ne se maquillera pas, ne se laissera pas tripoter et enfin sera belle. Pour les femmes, le problème sexuel n'est jamais effleuré. Tout est centré sur la vie familiale, vie dont elles seront pour la plupart le centre. Comment se situent-elles par rapport à leur vie au foyer ? Ou bien comme quelqu'un à qui incombera inévitablement les tâches ménagères, et qui espère malgré tout que son mari ne la trompera pas trop et rapportera de l'argent pour nourrir les enfants, ou bien comme quelqu'un qui souhaite épouser un mari pour partager les difficultés, avoir une autorité égale à la sienne et permettre à leurs enfants d'avoir une jeunesse moins pénible que la leur.

On a fait un devoir vachement scolaire dont les conclusions sont un peu faibles mais pour 2 raisons.

— 1° On a écrit ce devoir de façon à pouvoir s'en resserrer, ou à pouvoir en discuter avec des jeunes, que ce soit ceux-là on d'autres.

— 2° Les conclusions (à part logiques), c'est à chacun de les tirer. Pour nous, la conclusion ne s'arrête pas là. On a bien la volonté d'en discuter avec les jeunes, et de discuter aussi de tous les problèmes qu'ils n'ont pas évoqués ici.

Femme au foyer



LE ROLE DU PROF.

Ce texte a été élaboré par un groupe de filles du M.L.F. enseignantes. Il n'y a pas beaucoup de propositions là-dedans, mais on a déjà, après avoir parlé, mis au clair ce qu'on ne voulait plus faire.

Refuser la séduction

Il n'y a pas du tout de communication dans la séduction, mais au contraire une manipulation.

La contestation est impossible, la séduction « endort » l'esprit critique, comme la publicité.

La séduction est une arme caractéristique de la société capitaliste de consommation : on séduit le consommateur pour l'amener à acheter.

On séduit l'élève pour lui faire avaler le contenu de notre enseignement, quelles que soient les valeurs cachées qu'il contient, sans possibilité d'analyse de ce contenu.

En tant que femmes toute notre éducation nous a préparées à ce rôle de séductrices dans tous les domaines : face aux hommes, aux clients, aux enfants, aux élèves... (cf. les métiers dits féminins : hôtesses, vendeuses, etc.) Le rapport créé par ce masque de la séductrice, ou du séducteur, est artificiel et ne profite ni au séduit, ni au séducteur.

Ce comportement séducteur peut être conscient, il a alors pour but de manipuler, d'étouffer les rapports conflictuels qui devraient se créer.

Il peut être inconscient, du fait que par leur éducation les femmes ont tendance à fuir les situations de conflit : rôle de consolatrice, panoplies d'infirmières, refus du jouet agressif réservé aux garçons ; vulnérabilité reconnue aux filles (consolation de la mère) ; modèle de la mère, tampon entre les enfants et le père...

gique, mais intuitif... ce qui n'est pas évident. Ce qui l'est, par contre, c'est que cette forme d'expression leur a été imposée et qu'on ne leur laisse aucune possibilité de s'exprimer selon leur mode de pensée, sinon hors du circuit reconnu (circuit scolaire - universitaire). Quant aux femmes qui ont réussi à entrer dans ce moule de la « pensée logique », elles ne doivent pas continuer à perpétuer cette situation qui se retourne contre elles.

Dans nos classes mixtes, nous avons observé, dès la quatrième, que les garçons parlaient plus, plus librement, sans souci d'écouter, que les filles. Ils sont plus sûrs d'eux, sûrs de leurs jugements, de leur droit à la parole, de leurs affirmations.

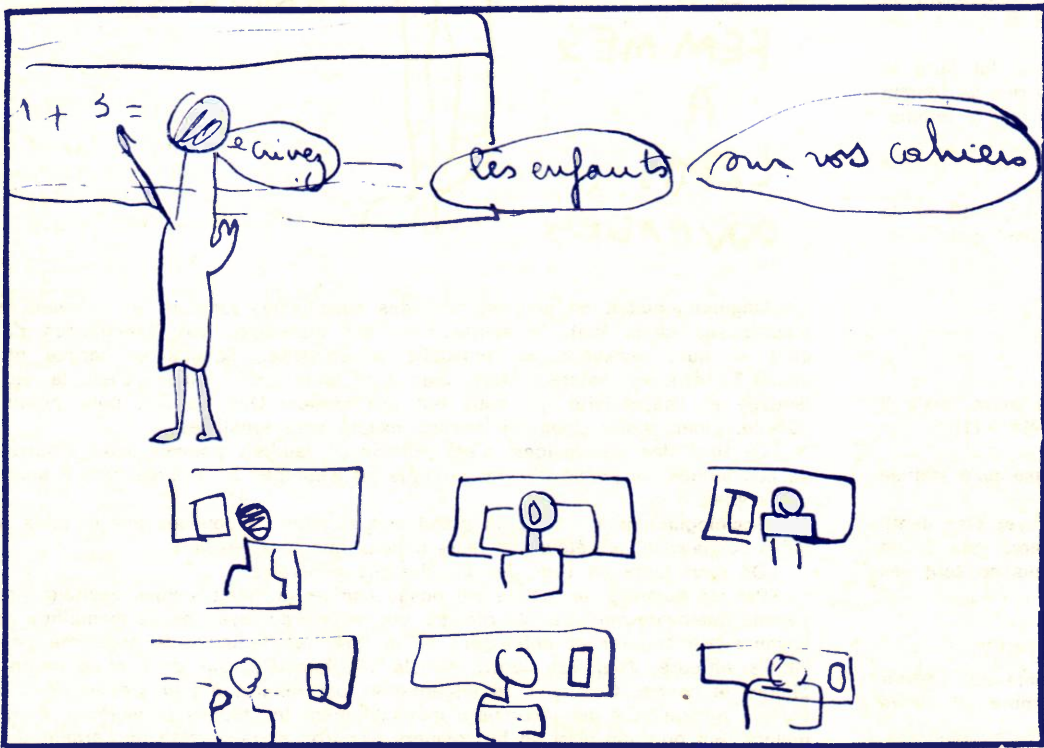
Notre propre méthode de pensée, notre propre mode d'expression restent à trouver, et nous devons donner aux élèves la possibilité de les découvrir, elles aussi. La subjugation par l'emploi de stéréotypes reconnus seuls valables va donc à l'encontre de la prise de conscience par les élèves filles de leur propre personnalité.

— Ou les filles essaient de se couler dans ce moule de la pensée (logique, rationnelle, pompeuse...) et si elles n'y réussissent pas, elles se prennent pour des incapables (ce que l'enseignement leur répétera en les « orientant » vers des professions de « charme » ou sous-qualifiées).

— Ou les filles parviennent à se couler dans ce moule, et elles perpétuent inconsciemment, comme nous-mêmes, le mythe de la supériorité de ce mode de pensée et d'expression.

Même quand on n'y connaît rien, on peut faire le Torшон : la preuve

« encore a l'école car je n'ai que 11 ans et demi et il faut que j'aille à l'école jusqu'à 19 ans. »



Refuser la répression.

C'est une évidence que de dire que nous refusons de réprimer nos élèves, c'est autre chose que de mettre en pratique cette évidence.

La répression la plus visible est celle qui, partant d'un conflit entre les élèves et le professeur, entraîne une sanction. Eviter ces conflits n'est pas la solution, puisque l'expression des conflits est obligatoire, positive.

Ces conflits dans le système scolaire ne peuvent disparaître :

- il y a rapport de force entre le professeur et les élèves : il détient le savoir, le pouvoir ;
- il y a rapport de force entre les élèves eux-mêmes : groupes d'âge, de niveau, de milieu social, non de choix.

Ces différents rapports de force entraînent une domination à la fois prof-élèves et élèves leaders sur les autres. Qui dit domination, dit répression.

En tant qu'enseignants, mais aussi en tant que femmes, nous refusons cette répression dont nous sommes à l'école, à la maison, et partout, les victimes.

Refuser la répression que nous pouvons exercer nous-mêmes, mais aussi celle exercée par les garçons sur les filles dans la classe.

Refuser la subjugation intellectuelle.

Dans la société capitaliste et patriarcale, le contenu de l'enseignement est serviteur à la fois du capitalisme et du patriarcat.

L'histoire est vue sous le biais des « hommes qui ont fait l'histoire » et non de la lutte des classes. On oublie aussi le rôle des femmes dans les révolutions, elles sont égéries et non actrices.

La littérature est bourgeoise mais aussi masculine.

La « rigueur mathématique » est imposée comme valeur indiscutable par une classe qui l'utilise à son seul profit.

La forme d'expression des connaissances est elle aussi figée dans un style imposé par la bourgeoisie et le patriarcat :

- grands discours brillants ;
- exposés structurés ;
- raisonnement dit « logique ».

Or, on prétend que les femmes n'ont pas l'esprit lo-

Ce serait chouette si des filles d'une autre ville de province faisaient le prochain numéro



Les dessins illustrant ces trois pages ont été réalisés par des élèves de 6ème sur le thème : "Image de la femme dans ses différentes activités"

LES ADOLESCENTES EN INTERNAT.

J'ai travaillé comme « stagiaire de contact » avant de faire une formation d'éducatrice spécialisée dans un internat pour adolescentes. Certaines d'entre-elles étaient pré-délinquantes, d'autres étaient des « cas sociaux », n'avaient plus de famille pour les recevoir ou étaient considérées « en danger moral ».

Cet établissement, tenu par des religieuses comprenait :

- un internat,
- un foyer,
- un service d'accueil.

Je parlerai du service d'accueil, c'est là que j'ai travaillé, c'était le service dont on ne parlait pas ; celui qu'on ne montrait pas aux personnalités qui venaient visiter l'établissement.

Qui était au service d'accueil ?

Une éducatrice (moi) sans formation, qui n'avait qu'à « fermer sa gueule » et à accepter le règlement archaïque et révoltant de l'établissement.

— une religieuse aux trois-quarts impotente, qui me remplaçait le dimanche (c'était mon jour de congé) ;

— des adolescentes.

Les adolescentes du service d'accueil étaient « en observation ». Elles devaient être orientées ; il fallait trouver une « solution ». Les plus « raisonnables », qui se laissaient conditionner par l'établissement étaient orientées vers l'Internat ; certaines figuraient, d'autres restaient un temps indéterminé en observation au service d'accueil.

En quoi consiste l'observation ?

Il fallait considérer deux phases distinctes :

Le premier mois, l'adolescente, à peine arrivée, était enfermée dans une chambre individuelle dite « chambre d'accueil » qui comprenait une fenêtre avec des carreaux, un lit, une table, une chaise, un lavabo, une porte munie d'un verrou et un seau hygiénique.

Aller vider son seau aux w.-c., le matin, était la seule promenade autorisée à l'adolescente.

Trois ou quatre fois par jour, l'éducatrice venait voir l'adolescente dans sa chambre, lui apportait ses repas sur un plateau ; elle ne s'attardait jamais beaucoup avec les « filles en chambre » car elle avait la charge du groupe d'accueil.

De temps en temps, une religieuse venait expliquer à l'adolescente que c'était pour son bien qu'elle était enfermée, qu'il fallait qu'elle réfléchisse à sa vie passée et prenne de bonnes résolutions — l'adolescente savait que si elle se montrait soumise, repentante, raisonnable, si elle promettait d'être bien sage, elle avait quelque chance de sortir plus tôt de sa chambre ; par contre, si elle était difficile, agressive, contestataire, elle restait « en chambrée » — de même la fille qui tentait une fugue, si elle était retrouvée, faisait à nouveau un séjour en chambre ; de temps à autre, une adolescente avait la « chance » de se casser une patte en sautant le mur et d'aller à l'hôpital.

Ces règlements paraissent médiévaux ; on a peine à croire qu'ils avaient encore cours en 1965 (l'établissement dont je parle a fermé depuis, par suite d'expropriation). La quasi-totalité des internats pour filles sont tenus par religieuses ; ils sont complètement dépassés par rapport aux méthodes éducatives modernes, le règlement en ce milieu fermé et replié sur lui-même n'a pas plus évolué que les règles de la vie monastique.

La vie en groupe.

Après l'observation en chambre, avait lieu l'observation en groupe ; là encore, nous pouvons retrouver les mêmes « méthodes éducatives » :

- Culpabilisation,
- Expiation,
- Répression,
- Conditionnement,
- Exploitation.

Les adolescentes se levaient à 7 h 30, faisaient leurs lits, prenaient leurs petits déjeuners, faisaient le ménage du groupe d'accueil, de 10 h à 12 h, elles faisaient le ménage de la communauté des religieuses (escaliers et couloirs, à la paille de fer) ; à midi, déjeuner et vaisselle. Après quoi, j'avais organisé deux de « scolarité » cela pour éviter aux adolescentes une séance supplémentaire de ces « fermetures Eclair » dont j'aurai à parler bientôt ; à 16 heures, goûter, récréation ; à 16 h 30, travail aux « fermetures Eclair » qu'une usine nous amenait par corbeilles de longs rubans. Le travail consistait à couper avec des ciseaux les fils de laiton au ras de chaque fermeture. Nous usions nos jupes (pas droit aux pantalons, évidemment) à faire glisser sur nos genoux ces longs rubans des heures durant.

Après le diner, il y avait veillée fermetures Eclair et, simultanément, si le groupe avait été bien sage, les adolescentes bien raisonnables, nous avions l'autorisation d'écouter des disques jusqu'à 21 h 30, heure du coucher, à moins qu'une livraison de fermetures Eclair urgente ne nous oblige à prolonger la veillée.

Que faisons-nous avec cet argent gagné aux fermetures ? Eh bien, le groupe d'accueil n'en a jamais vu la couleur. Il a servi à acheter un autocar pour que les adolescentes de l'internat aillent se promener le dimanche, celles de l'internat, pas celles de l'accueil, faut pas mélanger les torchons avec les serviettes.

Les « filles de l'accueil » étaient les parias des parias, celles à qui les adolescentes de l'internat ne devaient pas parler, celles qui n'avaient aucun droit, qui ne participaient jamais aux ballades, celles qui n'avaient même pas l'autorisation d'aller à messe à l'église de la paroisse, le dimanche matin, pour leur éviter de croiser un gars dans la rue.

De même l'éducatrice de l'accueil était peu favorisée et il m'est arrivé de travailler un mois de suite sans avoir un seul jour de congé parce que la religieuse qui devait me remplacer le dimanche était malade. Je n'ai disposé ce mois-là c'était en juillet 1966) que de deux heures le matin de 10 à 12 pendant le « ménage de la communauté ».

J'entrais dans la profession, je ne connaissais pas mes droits, je ne connaissais pas les droits des filles. En ont-elles ? Ont-elles le droit d'être traitées comme des personnes, ont-elles le droit d'avoir des opinions, ont-elles le droit de revendiquer, de se rebeller contre de telles conditions de vie ? Avons-nous le droit de laisser les internats pareils fonctionner ?

Comment ai-je pu accepter de faire ce boulot, vous dites-vous ? A ma place, vous auriez fichu le camp, cherché autre chose... Eh bien, je devais moi aussi avoir été bien conditionnée par mon éducation ; j'étais restée 13 ans dans une école dite « libre » où l'on apprend aux filles à respecter les vertus que sont :

- l'obéissance,
- le sens du devoir et du sacrifice,
- la docilité,
- l'abnégation,
- le don de soi,
- la tolérance,
- la résignation,
- la charité,
- et le reste...

l'obéissance
le sens du devoir et du sacrifice
la docilité
l'abnégation
le don de soi
la tolérance
la résignation
la charité
et le reste...

A ROUEN
 on n'a pas de
 local, on en cherche un.
 Vous pouvez toujours écrire : 24
 rue Rameau Rouen

INADAPTÉE ?

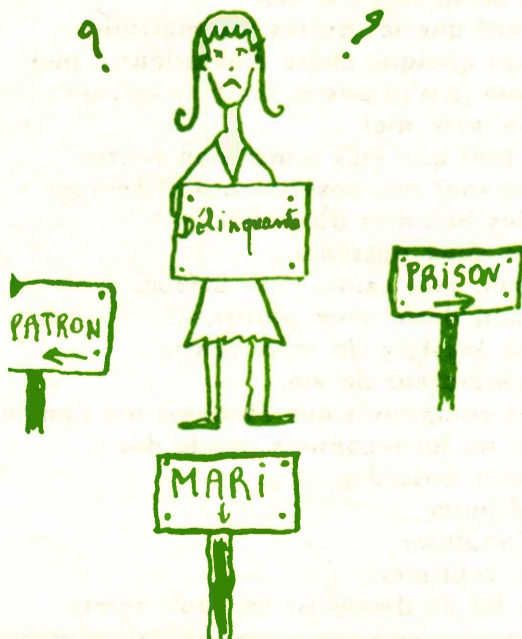
OUI, si...

- tes parents sont alcooliques
- tu n'as plus de famille
- tu te masturbes
- tu te fais violer
- tu te retrouves enceinte
- tu ne fous rien à l'école
- tu embrasses les petits gars dans les caves de ton H.L.M.
- tu couches avec les Algériens et les Noirs
- tu ne veux pas travailler comme bonne à tout faire
- tu fais une tentative de suicide
- tu es homosexuelle
- tu te drogues
- tu fugues
- tu voles
- tu es mal dans ta peau, etc., etc.

Lorsqu'un de ces symptômes se manifeste, le magistrat chargé des mineures, dit « Juge des Enfants », ainsi que la Direction départementale de l'Action Sanitaire et Sociale, peuvent te mettre la main dessus, au nom d'une ordonnance de 1959 dite de « l'Enfance en danger moral » :

« L'Action sociale préventive s'exerce auprès des familles dont les conditions d'existence RISQUENT de mettre en danger la santé, la moralité ou la sécurité de l'enfant. »

T'as bien compris ? Alors je répète : si, à n'importe quel moment de ta vie, tu de révoltes et tu risques de mettre en danger l'ordre établi par un comportement dit « inadapté », eh bien, ma chère, tu peux, comme ça, te retrouver entre les pattes de la Justice ou de l'Administration, mais oui !



Comme c'est bien connu, les Assistantes sociales ne vont foutre leur nez que dans les affaires des pros qui ne peuvent pas se défendre, on trouve un tas de trucs, et tu te retrouves devant la porte d'un établissement dont on a benoîtement supprimé l'étiquette d'avant-guerre mais qui reste dans le vocabulaire populaire de la maison de redressement qu'on a rebaptisée : Centre d'Observation, Internat pour Caractérielles, Foyer de semi-liberté, ou Foyer de Jeunes Travailleuses.

C'est ainsi que sans t'en rendre compte, en quelques semaines, toi qui pensais avoir ta petite liberté, toi qui assumais comme tu pouvais ta sexualité, te voilà prise au piège.

Dans ces boîtes « à vocation sociale et humaine », on va se charger de briser la révolte de toutes ces furies, ces salopes à Arabes, ces voleuses récalcitrantes, pour en faire des femmes soumises.

Ça commence par une consultation d'orientation éducative : entretien avec le psychiatre et le psychologue, qui essayent de te faire dire plein de trucs, bref, de te culpabiliser en te faisant prendre conscience que si tu es là, c'est pas pour des prunes et que, si tu ne veux pas te conformer à l'image qu'ils ont de l'idéal féminin, tu risques d'avoir des ennuis.

Tu commences à saisir l'astuce. Tout va être basé sur la culpabilité qui va s'installer entre le modèle standard (une fille, c'est fait pour être mariée, avoir des gosses, faire la popote, tenir un budget, n'avoir qu'un mec) et le résidu mal foutu, grossier, plein de défauts que tu es.

Pour en arriver là, tous les moyens sont bons.

mon enfant je t'attendais comme un bonheur

Mon enfant, je t'attendais comme un bonheur, comme un miracle. Te voir enfin : ainsi c'était toi, ce poids en moi, cette vie mouvante, cette douceur et cette inquiétude, cette présence, cet amour sans visage. L'instant de la reconnaissance, l'instant de la séparation. J'attendais cet événement entre nous.

Ils m'ont dit : date de naissance ? Adresse ? Profession du mari ? Ah..., il n'y a pas de mari..., déshabillez-vous, mettez cette chemise, vous n'avez pas apporté de robe de chambre ? Tant pis. Laissez vos affaires, on vous les rendra à la sortie. Passez par là, attendez, on va vous examiner. La sage-femme a grogné : encore une qui est venue trop tôt..., enfin on ne va pas vous renvoyer chez vous à cette heure-là. Asseyez-vous sur la chaise là-bas.

Mon enfant, tu me fais très mal, sais-tu ? J'aimerais savoir ce qui te pousse à me désertier. Protestes-tu contre cette expulsion hors de la tiédeur et de la quiétude, ou bien es-tu cette volonté têtue de te frayer un chemin ?

Mon enfant, tu me fais mal. Mon enfant, j'ai froid dans cette chemise d'hôpital. Et la chaise est si dure, et je voudrais m'allonger. Mon enfant, vont-ils nous laisser dans le couloir toute la nuit ?

Une infirmière est passée. Elle a dit : « Vous ne pouvez quand même pas rester là. Je prends sur moi de vous donner un lit. »

Dans la salle commune, les femmes ont demandé : c'est pour cette nuit ? Merde, on ne va pas pouvoir dormir... Alors j'ai mordu le drap pour ne pas faire de bruit. J'ai serré les poings, j'ai serré les montants du lit, j'ai serré les dents. J'ai essayé de bien respirer pour que tes mouvements me soient supportables. Et puis j'ai essayé de ne pas gémir trop fort, pas trop souvent. Mon enfant, pourquoi sommes-nous si seuls ? Tu me fais trop mal. Je voudrais pleurer, me débattre, appeler au secours. Qu'une main douce se pose sur moi, prenne toute cette peine. Mais le matin est si loin et il ne faut pas les réveiller... et j'ai peur. Je pense : pourquoi ai-je peur, tant de millions d'enfancements depuis le début des temps... Mais j'ai peur et tu ne me laisses même plus reprendre souffle..., s'il te plaît, arrête. Je ne veux plus que tu sois en moi. Je veux seulement crier : pousse, et rentrer chez moi. Je veux que ce ne soit qu'un cauchemar. Je ne veux plus. Et maintenant, qu'as-tu fait ? Le lit est inondé, cette moiteur est un soulagement, un instant il me semble m'être vidée de tout et que c'en est fini, mais que tu me fais donc mal soudain et que dois-je faire ? Je tâte les murs sans trouver de sonnette. Et tu me fais si mal que je me lève. Je réveille une voisine : qu'elle aille chercher la garde, et je me recouche, et je me blottis, je me recroqueville si fort que tu me fais moins mal.

La garde demande, rogue : « Qu'est-ce que vous avez ? » Et tu me fais si mal que je ne peux pas répondre. Alors elle crie : « Vous n'êtes pas ici pour nous faire perdre du temps. » Les femmes se réveillent, chuchotent, la voisine dit : Je crois qu'elle a perdu les eaux. La garde bougonne : « Est-ce que c'est seulement vrai ? Faites voir. » Elle découvre le lit, se radoucit : « Je vais vous garnir, et crie à nouveau : si vous avez perdu les eaux, ne restez pas sur le côté ! Est-ce que vous avez les plus grosses contractions ?... Est-ce que j'ai les plus grosses contractions ? Est-ce que tu peux me faire encore plus mal ? Mais la sage-femme a dit : « Demain matin au plus tôt. » Alors je réponds : « Je ne sais pas... » Et elle crie encore : « Comment vous ne savez pas ? Vous n'avez pas trois ans ! » Toutes les femmes sont réveillées maintenant. Elles se soulèvent sur le coude, elles parlent, l'une prend une biscotte sur sa table de chevet, une autre se lève pour aller aux toilettes. La garde dit : « Je vais appeler la sage-femme, qu'elle l'examine. » La sage-femme est jeune, elle est noire. La garde dit à la voisine : « Eh bien, si c'est elle qui l'accouche, elle ne va pas se marrer, elle sait rien faire... »

Le plafonnier est allumé maintenant. Certaines femmes se tournent pour essayer de dormir quand même, les autres regardant la sage-femme m'examiner. Elle me fait mal, je crie. Elle dit : « Il faut la faire monter en salle de travail... » Salle de travail..., salle de torture..., salle de... Je voudrais que tout s'arrête. Des infirmiers m'installent sur un chariot, ils disent qu'il n'y a pas de place en salle de travail. Je reste sur le chariot, j'ai mal, j'ai mal, mal... Je veux dormir, qu'on me laisse... Je veux dormir jusqu'au matin puisqu'il n'arrivera pas avant... Qu'on me drogue... Qu'on me prenne cette douleur... Qu'on ne me regarde plus... Qu'on ne me laisse pas sur ce chariot au milieu de la salle... Qu'on me laisse dormir.

On pousse le chariot dans des couloirs. J'ai froid, j'ai mal, j'ai peur, un

ascenseur, des portes qui font du bruit. Qu'on me laisse. Des couloirs, on me hisse sur la table de travail, on m'enfile des vieux bas, on me passe les jambes dans des étriers, on me laisse.

Mon corps est immense, il mesure des kilomètres, mon ventre est plus haut qu'une cathédrale, j'ai dix narines, combien ai-je d'oreilles. Je mets les doigts dedans, je vérifie, j'ai dix doigts, j'ai dix oreilles, ma bouche, je ne sais plus où elle est. Mes yeux sont des montgolfières. Je flotte, je n'ai plus de pesanteur, j'englobe le monde entier. Cette douleur épouvantable, c'est des collines, des montagnes, qu'elle soulève, qu'elle bouleverse. Mon ventre est un tremblement de terre, une révolution. Je hurle, nul ne peut m'entendre. Ai-je seulement crié, nul ne vient, nul ne viendra jamais. Il n'y aura plus jamais de fin, je suis cela à jamais : un volcan grondant, un plissement géologique, le magma en fusion.

De l'autre côté du couloir une femme gémit, elle dit, elle crie : « Ne me laissez pas comme ça, je vous en supplie, je sais bien qu'il faut me faire une césarienne, ne me laissez pas comme ça... » L'infirmière la calme, puis se fâche : « Soyez raisonnable, il n'y a personne pour faire une césarienne à cette heure-là, allez, poussez. »

Mes reins sont broyés dans un étau, pendant que le ventre se révolte, toute la douleur s'y concentre. La femme crie, la douleur m'arc-boute. Vite, qu'on me donne un revolver. Tirer dans cette douleur, la faire taire. Se lever, vite, prévenir toutes les femmes, qu'elles ne se laissent pas avoir, qu'elles en finissent avant. On ne sait rien, on tricote, on choisit des prénoms, on s'attendrit, on attend. Et cela grossit, inexorablement, et ils vous mènent vers cette douleur impossible. Leur dire. Mais ils m'ont attachée, mais la douleur me tord. Mais je serre les barreaux à en hurler. Cette nuit finira-t-elle ? Quelqu'un viendra-t-il un jour ? Je pleure. Pourquoi me fait-on être en train d'accoucher, je vais prévenir. »

si mal ? Je gémiss. Je crie. L'infirmière traverse le couloir, elle dit : « Vous ils allument le plafonnier. Pourquoi sont-ils si nombreux ? J'étais seule tout à l'heure. Ils sont sortis de partout comme des cafards. Je ne veux pas les voir. Je ne veux pas qu'ils restent là à me regarder. Une infirmière demande : « Comment allez-vous l'appeler ? J'ouvre les yeux, surprise : cette gentillesse... Je dis : « Je ne sais pas encore, peut-être... » Elle crie : décidez-vous, que je fasse les étiquettes ! » Alors je réponds n'importe quoi et je referme les yeux.

La sage-femme a une blouse rose. Elle est bien coiffée, maquillée. Sa voix me parvient d'un autre monde, une voix d'hôtesse de l'air à travers le brouillard : allez-y, poussez. Il y en a pour cinq minutes. Je pense : je vais bien obéir à cette voix-là. Je vais faire tout ce qu'elle me dira, elle va me sauver, me tirer à elle, me délivrer. Je pousse, elle dit : « Poussez plus fort. » J'essaie. Elle crie : « Allez-y, vous n'êtes pas ici pour nous faire perdre notre temps. A travers le brouillard, quelqu'un déjà... qui... et pourquoi suis-je ici ? Et pourquoi me regardent-ils tous... Elle dit : « Poussez. » Je pousse, je pousse. Je pousse si fort et je ne sens rien se produire. Tout cela est dérisoire il me semble et je vais avoir le fou-rire. Il ne faut pas. Ils vont encore crier. Je pousse, elle dit : « Inspirez ». Je me trompe et je dis : pardon ». Mais elle tape du pied : « Si vous continuez, on va vous laisser accoucher toute seule. » Elle s'éloigne, ils s'éloignent tous d'un pas. Et je me dis : bien, bien, puisque c'est comme ça, je ne ferai plus rien, qu'ils se débrouillent. Ils reviennent, je fais semblant de pousser, d'inspirer, de bloquer, mais je ris en douce : vous pouvez crier, je ne joue plus, je n'accouche plus... et puis je suis si lasse, fermez la lumière et laissez-moi dormir.

Ils disent que la tête ne passera pas. J'entends qu'elle dit allez-y, mettez votre couteau. L'interne s'approche. Je ne comprend pas. Elle dit : « Allez-y, poussez un bon coup, je pousse. Elle crie : « Plus fort », et tout se déchire, gargouille, se répand. Je me renverse, épuisée. Quelque chose crie. Je me soulève, ils emportent quelq. chose. Quelqu'un dit : « C'est un garçon. » Ah ! Je croyais que c'était tout mon sang répandu. L'instant de la séparation, c'était ça ? C'est fini, je vais pouvoir dormir. Mais ils reviennent, ils disent : il faut expulser le placenta. Ils m'appuient sur le ventre. « Poussez ! » Ah non, laissez-moi. Je pousse, ils me laissent. Ils apportent l'enfant lavé, habillé, étiqueté. Ils me le montrent — pas devant eux, plus tard, seuls. Et je te dis : « Ce que tu est laid ! ». Tu ne pourrais pas sourire un peu au lieu de gueuler ? »

Et je ferme les yeux.

Je suis un être faible.
Il est très intentionné à mon égard.
Il est galant, courtois, poli.
Il se soucie de mon bien-être et de mon aspect.
Dans mon travail, il ne veut pas que j'aie chaud, ni froid, ni que ma moralité en souffre.
Il trouve que je m'y épanouis quand je pointe en arrivant le matin et que je revise sans cesse le même sacré petit boulon.
C'est pour ça qu'il ne me donne qu'un salaire d'appoint.
C'est lui l'plus grand.
C'est lui l'plus fort.
C'est lui l'plus beau (puisque'il a inventé pour moi un tas d'artifices).
Ça lui permet de gagner beaucoup d'argent pour acheter ma féminité.
Il a tissé les lois avec patience, Comme une araignée, Pour me protéger.
Il veille sur mon bonheur et sur mes enfants.
A LUI L'PRESTIGE,
A LUI L'AUREOLE,
JE LUI DOIS L'AIR QUE JE RESPIRE.
JE N'EXISTE QU'EN FONCTION DE LUI.
Surtout sois sage, petite fille, tourne bien ta langue dans ta bouche. Sois belle et tais-toi.
Je l'ai mis sur un piédestal pour pouvoir l'admirer.
Je vis ce qu'il pense et réalise ce qu'il rêve.
Il ne peut rien faire sans moi.
IL EST LE CREATEUR ET MOI LA MUSE
ET J'EN CREVE.

faible

HELENE.

je suis un corps

Je suis un corps
tant que je n'ai pas de seins
des seins que veulent les autres.
J'ai un corps à moi
tant que les autres n'y mettront
pas quelque chose d'extérieur à moi
Je suis moi
tant que mes seins, mon ventre
ne sont pas possession de l'homme
des hommes du public.
Je veux posséder
moi, mes seins, mon utérus,
mon désir, mon plaisir.
Le mystère de mon ventre
générateur de vie.
Je comprends que l'homme me l'envie
je ne lui reconnais pas le droit
de le posséder,
le juger,
l'analyser,
le réprimer,
à lui de découvrir son autonomie

sans me prendre ce qui m'appartient,
sans m'écraser pour exister.
Je suis femme,
je suis médecin.
Mes maîtres, mon patron,
les médecins, les hommes
m'ont appris que je suis toujours malade
que toujours le manque de pénis me
[poursuit
les médecins m'ont dit
ton utérus est la cause de tes maux
tu as mal au foie,
tu as mal au ventre
c'est parce que tu es une femme.
Ta plainte c'est ton utérus, c'est de
[l'hystérie
apprends à soigner les femmes comme
[un homme.
Tu veux être médecin
apprends qu'on ne croit jamais ce que
[dit une femme.
Je suis médecin et ils m'ont appris
que toutes les femmes sont hystériques.

Mon grand manque à moi a été l'instruction

Mon grand manque à moi, a été l'instruction. Mes parents étaient des immigrés, en ce temps-là c'était l'Europe centrale, aujourd'hui ils seraient peut-être portugais. Néanmoins je suis née en 1930 en France. Mes premières années de primaire ont été un vrai cauchemard. Aucune institutrice ne savait prononcer mon nom, et chacune l'écorchait à qui mieux-mieux, ce qui avait l'avantage de déclencher le rire général de la classe. Je me plaisais assez à être la quatorzième-quinzième (sur vingt-huit) ; comme vous voyez l'effectif était plus léger qu'aujourd'hui. On ne m'a jamais fait venir au tableau. C'était l'anonymat complet, même pas la philosophie du radiateur. J'étais jalouse des premières. Le vendredi était le jour d'hygiène, la visite de propreté, alors là, j'avais ma revanche, j'étais la vedette. Comme je n'avais jamais de chaussettes, rarement de culotte, souvent des poux, inutile de vous dire que je battais tous les records de popularité. Je manquais très souvent l'école, les gendarmes sont venus deux fois à la maison. Ma mère venait d'avoir son cinquième enfant et il fallait que je reste pour laver les couches. Mon père était au front, reconnaissant à la France son pays d'adoption. Il s'était engagé volontaire.



C'est vers cette époque que j'appris à ma mère à tricoter. C'est fou ce qu'on a pu réaliser comme kilomètres carrés de pull-over dans les décennies qui suivirent. Elle aimait ça, elle avait le sentiment de se réaliser. De temps en temps : « Hélène, viens voir, j'ai perdu une maille ! » Quand le cinquième pull était fini, on recommençait au premier. Je ne vous apprendis rien, les enfants ça grandit et puis ça use. Notre époque l'a bien compris en faisant d'eux des consommateurs : « Mais donnez leur de l'argent de poche voyons, ils vont faire des complexes ». On donne ce qu'on peut, y font des complexes quand même et après, on nous accuse de « démission », faudrait savoir !

A 12 ans, pour des raisons stratégiques, nous nous rendons au fin fond de la Bretagne. Dans un petit hameau de 7 fermes. Pour l'eau, il y avait le puits, ce qui était très romantique, mais l'électricité il n'y en avait pas. Je me suis dit : « Ici ce n'est plus la France ». Une école pour 10 km à la ronde ; ô privilège, j'en avais à faire que 2. Quand je me suis présentée dans la classe, c'était un instituteur. Il me fait venir au tableau, pour voir où j'en suis. Je tremblais comme une feuille, mon cœur battait à se rompre, mes jambes, n'en parlons pas, elles n'avaient rien dans le ventre. Moi non plus puisque je n'ai pas su faire la multiplication, à la craie blanche sur le tableau noir, devant tout le monde surélevée grâce à l'estrade. Seul un trou de souris pouvait me sauver. Il n'a rien dit, m'a fait asseoir près de la première. Je n'avais plus de cœur, il était rompu.



Antoinette. Nous sommes devenues inséparables, je l'admirais beaucoup car elle savait lire une phrase en posant son regard sur la suivante. Au bout de six mois je lui ai pris sa place mais elle ne m'en voulait pas. J'étais son œuvre. A partir de là, j'avais un an pour passer le certificat d'études. Le jour « J », je me présente décontracté, sûre de moi, bien dans ma peau, en bon terme avec mon cœur. Je crâçais de voir les autres étriés dans leur trouille. Le matin : l'écrit, l'après-midi : le sport. A ce moment je me suis retrouvée dans le folklo. On nous avait dit : « Il faut un short ». Comme je rêvais de couture depuis l'âge de cinq ans, je l'ai fait moi-même plissé. Au moment de se mettre en tenue impossible d'enlever la jupe. Tant que les épreuves ne nécessitaient pas réellement le port du short, je les passais comme ça, engoncée dans mes vêtements et à l'index, étant la seule en jupe. Quand est arrivé le saut en hauteur, j'ai laissé passer mon nom, et prise de panique, bornée dans mon refus d'enlever ma jupe je me disais : « Stupide que tu es, tu vas rater ton certificat à cause de ça », et je me répondais : « De toute façon l'enlever à c't'heure-ci serait ridicule il est trop tard et

puis il y a si peu de différence entre le short et la jupe, qu'il vaut mieux ne pas en parler », et j'ai sauté. Pas bien haut peut-être mais toute seule.

Vous voyez, j'avais découvert les techniques du Moi et du Surmoi à moi toute seule.

L'instituteur dit à mon père : « Elle devrait aller en complémentaire ». C'est une chose qui le dépassait. C'était un brave homme, pas autoritaire, mais pensez à onze ans, il ramenait à sa mère de quoi nourrir ses 11 enfants. alors moi j'en étais déjà au rab. Il était fondamentalement antiscolaire et allergique à la bouteille d'encre. Quand j'étais bien installée à faire mes devoirs, il balayait la table d'un coup d'avant-bras et, comme ça, j'avais plein de tâches partout. J'ai vite pris le pli de faire le travail en route, sur les grosses pierres qui poussent en terre en guettant les nimbus. Aujourd'hui, je pense que la pointe Bic aurait dû naître plus tôt que mon père était d'avant-garde, il voulait que je sois son égale. Mon idée de couture me tenait toujours, j'ai entrepris d'habiller mes frères et sœurs. Comme dans son idée, l'oisiveté était mère de tous les vices, il entreprit de me chercher un emploi. Ce n'était pas pour ce que j'allais lui rapporter, non, seulement pour être occupée. Je me suis retrouvée dans une ferme d'un village éloigné comme bonne à tout faire, pour 1 F symbolique par mois. J'étais détachée auprès de la mère, comme attachée de sous-direction. Il y avait 5 enfants, décidément. La basse-cour, le bétail, traire les vaches c'était son dada à elle. Restaient tous les travaux des champs : biner les betteraves, arracher les pommes de terre. C'est là que je suis devenue poète et j'ai appris à aimer la pluie. Le mari ne faisait rien, il n'avait qu'un bras, juste assez pour soigner son cheval. A l'époque du ramassage des foin et aux moissons, il embauchait un aide. Nous les femelles nous y allions aussi bien sûr. J'aimais bien les jours du battage du blé, avoine, seigle, c'était très gai, il y avait de l'ambiance. Tout le village s'entraidait bénévolement, on riait beaucoup. Au bout d'un certain temps... le patron se levait dans la nuit pour venir m'embrasser dans mon lit. J'avais très peur, le menaçais de crier pour réveiller sa femme ; il restait tranquille quelques nuits puis recommençait. Un jour que ses parents étaient partis à la foire, le fils aîné, qui avait douze ans, costaud comme un turc, ne se trouve pas heureux de ce que je lui sers à table. Il sort de derrière l'armoire un immense fouet de plusieurs mètres de long et me il ne veut rien entendre ; un vrai boeuf. Comme il commence à agiter l'engin, me menace. J'essaie de lui expliquer les recommandations de sa mère mais je me sauve à travers la pièce, celle-ci est trop petite, le fouet m'atteint de partout, les 4 enfants hurlent de terreur, je trouve enfin la porte et me sauve à l'air libre. Il me poursuit et c'est alors la farandole car les petits nous suivent, toujours criant. Je n'en peux plus. Mon cœur, mon cœur ? Qu'est-ce que tu fais là ? Il s'est calmé après avoir ameuté tout le village. Moi, je ne voulais pas rentrer sans la présence d'autres personnes. Je ne me souviens plus ce qui s'est passé au retour des parents. De toutes façons, la pauvre mère était presque au même niveau que moi, c'est sans doute pour ça que je l'aimais. Dans la nuit, je me suis sauvée pour rentrer chez moi. Je croyais que c'était chez moi. Quand je suis arrivée au petit matin, mon père, surpris et en colère me demande ce qui m'arrive. C'était difficile à dire et je ne savais pas comment m'y prendre. Il ne comprenait pas des fugues pareilles ! J'avais un patron, je n'avais qu'à y retourner. A votre avis, comment devrais-je élever mes enfants aujourd'hui ?

A la Libération nous rentrons à Paris. J'allais pouvoir m'attaquer à mon problème fondamental, le C.A.P. de couture. O rage, ô désespoir, ô chimère ennemie, n'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ? J'en avais pour trois ans. Tous les soirs mon père me faisais l'honneur d'un sermon, tous les soirs, je pleurais.

L'école ça ne servait à rien. Peut-être, mais c'était le seul où j'étais heureuse. Mais où était ma mère pendant ce temps ? Ne souffrait-elle donc de rien qui l'eût rapproché de moi ? J'ai tenu le coup un an et demi. Il y avait 4 enfants derrière moi ; tant de bouches à nourrir ; lasse et résignée j'ai cessé de lutter et je suis rentrée dans un petit atelier de confection. Ma vie était un désert, je ne connaissais aucune oreille amie. Je souffrais terriblement dans mon petit cercle rachitique. Ma seconde partie d'école primaire avait été si riche, si exaltante et le succès obtenu avait décuplé ma confiance en moi, je me sentais puissante et mon ambition, démesurée. J'avais dix-sept ans et j'allais bouleverser le monde. Et puis rien... Je n'étais qu'une pisseuse. Puis il a voulu me marier. Oui dans son pays, une fille à dix-huit ans il y a longtemps qu'elle est mariée, qu'elle a des enfants et tout, et tout... Un jour on m'a présenté un jeune homme chauve. Une autre fois, il y en eut un autre qui disparaissait derrière son bouquet de lilas. Ah il faut tout connaître. Néanmoins je réfléchissais et comme les Français sont cartésiens j'avais découvert que si mes parents ne pouvaient me donner une formation professionnelle c'est uniquement parce que j'étais l'Aînée de 5 enfants. C'était plus moral que matériel et je me disais — si nous n'étions que deux je pourrais faire ce qui me plaît. J'ai donc commencé à leur en vouloir d'avoir fait tant d'enfants. Je leur en ai voulu de plus en plus jusqu'à éprouver de la haine. Un jour n'y tenant plus j'ai parlé à ma mère. A cet âge là on éprouve un grand besoin de parler ; c'est tripal. C'est comme ça que ça s'appelle. Ma mère... N'aurais-je qu'une seule amie dans ma vie, ça devait être elle. Elle se plaisait à raconter, une lueur dans les yeux, que les gens se retournaient sur son passage lorsqu'elle me sortait dans la poussette, tellement j'étais jolie. Je prenais cette confiance pour un critère et essayais de trouver un lien. Avez-vous déjà reproché à une mère, les enfants qu'elle a mis au monde. La mienne me regardait hébétée, nommant chacun d'eux avec force description et me demandant si je pouvais imaginer sa vie, sans eux. Je me sentais ignoble. Des grands coups de sabre me traversaient le corps dans tous les sens, et mon cœur, mon sacré cœur... J'étais lamentable et dépitée, j'avais complètement raté mon coup et m'en suis fait une ennemie à tout jamais. Que pouvais-je lui reprocher je vous le demande ? Elle ne vivait que pour ses enfants ; mon père aussi d'ailleurs. L'atmosphère était devenue intolérable. Je gagnais ma vie, je n'avais qu'à partir, fuir ; je n'ai pas pu ; à la dernière minute j'ai pensé à mon père. J'ai pensé qu'il serait déshonoré si sa fille aînée quittait le toit familial. J'aimais mon père, je ne pouvais pas lui faire ça. L'échec était total, j'étais vidée.

Pourquoi je suis au M.L.F. ?

COUCOU ...

Coucou ! On est là !
Faudrait peut-être pas nous oublier !
D'accord, on n'écrit pas,
On ne va pas à toutes les A.G.,
On s'occupe peu de la rédaction du
[« TORCHON »].

Mais... on cause, on pense, et même :
On vit (comme on peut, certes).
On se voit souvent, on se reverra encore
[et :

On continuera à être :
LE COURAGEUX, L'INFATIGABLE
« GROUPE DES HOMOSEXUELLES »
du M.L.F. de Rouen.

On a lu : Recherches, le rapport du
F.H.A.R., le fléau social, l'antinorme,
les Torchons, tout ce qui s'écrit sur
« le sujet ».

Mais... on préfère méditer avant d'ajouter
notre « Grain de sel » à ces
« Eminentes Recherches » (plutôt
mâles).

Alors, à la rentrée... on se retrouvera
« NOUS » et celles qui auront le désir
de bavarder et d'essayer de se sentir
mieux entre homosexuelles et peut-être...

Mais d'ici là : Bonnes vacances !!!
Si on se rencontre, on causera de ce
qu'on aurait pu écrire...

Parce que ma naissance fut une déception : j'aurais
dû être un garçon.

Parce que la naissance de mes sœurs transforma
cette déception en honte familiale : ils ne savent
faire que des filles.

Parce que lorsqu'on me traitait de **garçon manqué**,
j'étais secrètement flattée de cette assimilation au
sexe fort mais que je ressentais tout autant ce
manque comme une tare. Parce que je n'avais pas
le droit de siffler, ni de m'asseoir les jambes écar-
tées : ça faisait pleurer la Sainte Vierge. Parce
que je ne supportais pas qu'en grammaire comme
ailleurs « le masculin l'emporte sur le féminin ».
Parce que quand je voulais discuter politique, l'ami
de la famille me répondait « sois belle et tais-toi ».
Parce qu'on me disait : « Imagine donc, un régiment
de femmes enceintes.

» Mais voyons, même en cuisine et en couture,
les grands c'est toujours des hommes.

» Mis voyons, combien de grandes musiciennes, de
grandes écrivains, de grandes peintres,

» Mais voyons, une femme c'est fait pour avoir
des enfants, c'est tout.»

Parce qu'on me disait : « Les femmes c'est mes-
quin, c'est jaloux, c'est futile, ça papote, ça pleur-
niche, ça ne raisonne pas, ça n'est pas capable
d'amitié. », et que je m'efforçais d'être l'opposé de
ce portrait-robot pour leur prouver qu'il était faux,
que moi au moins je n'étais pas comme les autres,
que j'étais digne d'eux.

Parce que chaque fois que j'ai cru rencontrer
l'amour, j'ai rencontré aussi l'injustice et les rapports
de domination.

Parce qu'« ils » ont toujours eu une petite phrase
malheureuse qui révélait au moins autant de mépris
pour leur espèce que d'amour pour la personne.

Parce que le fruit de leur amour, pour moi, ça été

les enfants à élever seule, l'avortement, la vaisselle
et la dépression.

Parce que les livres que j'avais envie d'écrire,
ça faisait bien dans leurs conversations avec les
copains, mais ça passait toujours après les tableaux
qu'ils avaient envie de peindre... ou leurs chaussettes
à laver.

Parce que quand ça cassait, je ne me sentais pas
seulement malheureuse, mais, niée, déchue et
coupable.

Parce qu'à l'hôtel maternel on lâchait les chiens
la nuit. Parce que avant de me violer les flics m'ont
dit : « Fais pas ta fière, t'es une fille-mère, t'as
couché avec d'autres, pourquoi pas avec nous ? »

Parce que dans la rue, le métro, le cinéma, il y a
les agressions perpétuelles, physiques ou verbales,
violentes ou peloteuses.

Parce que partout où il y a pouvoir, politique,
économique, militaire, religieux, il y a des hommes
sérieux, tristes et souvent laids.

Parce que lorsque je me suis plainte de mon
salaire on m'a répondu : « Comme argent de poche
ça me semble pourtant suffisant. »

Parce que le chef de service m'a dit : « Si j'avais
su que vous étiez une mère célibataire, je ne vous
aurais pas embauchée. »

Parce que j'ai compris que ma vie était une lon-
gue tentative magique de vie par procuration, par
assimilation : être la muse, l'inspiratrice d'un artiste,
d'un penseur au lieu de tenter d'être moi-même
cet artiste, ce penseur.

Parce que j'ai appris que je, c'est aussi elle, c'est
aussi nous, et que mes problèmes étaient le fait
d'une situation que je partageais avec la moitié de
l'humanité et non le fait d'une tare personnelle ou
d'un destin maudit.

an O1 ? an O1 ? an O1 ? an O1 ? an O1 ? an O1 ? an O1 ? an O1 ?

An O1 en Afrique — C'est déjà fait depuis long-
temps : les mecs dans des transats, commentant les
nouvelles, et les nanas à la cuisine. Outre que ça
rappelle un certain couplet raciste du nègre fai-
néant, c'est le genre libération qu'on retrouve tout
le long du film : les types pensent, agissent, pren-
nent des initiatives géniales et les nanas (quand
on les voit) suivent (difficilement) et exécutent
bêtement.

1. Les types (intelligents) arrêtent le travail et,
généreux, vont chercher leurs femmes qui les atten-
dent (fidèlement) dans les H.L.M. : mais les connas-
ses n'ont rien compris et les traitent de fainéants
(toujours les mêmes qui entravent le progrès par
leur considérations basement matérielles : « avec
quoi on va bouffer, hein ! » Les pauvres types
incompris les ont enfin convaincus, et ce sont
eux (encore) qui prennent l'initiative de marcher sur
les pelouses, autrefois interdites !

2. Autre scène : on plante des légumes sur les
trotoirs. Deux mecs discutent, planifient, organisent
et la nana — éternelle secrétaire — prend des
notes (probablement sans comprendre). L'an O1
innove beaucoup mais ne va pas jusqu'à inventer
des script-boys.

3. D'ailleurs, faudrait quand même pas tout remet-
tre en question. Les nanas restent à la maison avec
les gosses et quand elles vont au « musée », c'est
pour s'extasier devant les machines à laver. Faudrait
pas croire non plus que tout s'est arrêté : Qui
c'est-y qui va la laver la chemise du beau mâle-
qui-pense-là-bas ?

Et quand le patron détroné mais libéral a un
trou au cul de son pantalon qui c'est qui va le
réparer ? La minette du coin. L'habitude de l'explo-
itation ça ne s'en va pas comme ça, du jour au
lendemain.

4. Quant aux gosses, c'est l'éternelle relation père-
copain-qui-sait-tout (on va la nuit voir les bijoux,
papa explique ce que c'est qu'un poisson) et mère-
torche-cul (les types à un moment sont dans la rue
en train de chanter et les nanas sont à la fenêtre,
avec les bébés).

5. Dernier point, mais non le moindre : la femme
stupide objet sexuel. Un type philosophe tout nu
dans un lit, pendant que sa nana, inaccessible à
tant de vérités, se tortille indécement à côté de
lui.

Conclusion (pour la libération de femmes)
— AN O1, Charlie Hebdo : Laissez-les vivre, même
combat.
— Dans l'An O1 tous les hommes sont des patrons,
mais l'oppression et l'exploitation de la femme
continuent.
Deux mal-baisées, bien sûr, qui disent merde à
votre An Ocouille.

Annie

an O1 ? an O1 ? an O1 ? an O1 ? an O1 ? an O1 ? an O1 ? an O1 ?

hé les filles je voudrais vous dire ...

Il y a longtemps que j'en ai envie mais je n'osais
pas, à cause du style et de la syntaxe. Aujourd'hui,
grâce au torchon, ça n'a plus d'importance.

Farfelue, zinzin, dingue à souhait, la vie quoi,
on peut enfin l'ouvrir.

Des femmes qui se réunissent pour parler d'autre
chose que des froufrous, de leurs accouchements
ou de leur vésicule, c'est formidable ! Autre chose
que dire du mal de son voisin ou du contenu de son
repas de midi, c'est sensas ! Autre chose que de
se regarder avec mépris de la tête aux pieds, pour
juger la capacité de séduction, et flairer le degré
de danger possible dans cette concurrence illégale !

Course contre les rides et le temps, complètement
aliénée au volume du porte-monnaie. Compétition
d'auto-destruction, puisque seul le mâle en sort
vainqueur.

Au havre, on est un groupe ; un jour on est vingt,
un autre on est cinq, ça fait que le contact n'a pas
le temps de s'établir.

Il y a des filles qui sont très instruites et politisées,
il y en a qui ne peuvent pas venir à cause de l'heure,
d'autres qui attendent que ce soit structuré, d'autres
qui ne se sentent pas « motivées ».

Moi, je ne sais pas ce que je fais là, je ne suis
ni instruite ni politisée. En tant qu'être HUMAIN,
je me sens tout le temps MOTIVEE. Il y a eu 39-40,
puis le fascisme, les maladies vénériennes en
Amérique du Sud, le ras-de-marée du Pakistan, les
enfants que l'on drogue pour tromper la faim, les
Palestiniens et les Kiboutsiens, l'Indochine, enfin
le Vietnam. Je ne sais pas, c'est tellement loin...
Reste-t-il encore un être vivant, depuis le temps
qu'on leur envoie des petits bouts de fer sur la tête ?

En tant que femme, je me sens mille fois plus

MOTIVEE : sœur, fille, fiancée, épouse : fidèle-
amante - maîtresse - aimante, souriante et jolie,
influente, stimulante, confiante, disponible en
tous cas.

MERE ? tendresse, douceur, compréhension.

EDUCATRICE, PEDIATRE, PSYCHOLOGUE,
GUIDE, CONSEILLERE, encore influente et stimu-
lante, toujours disponible et efficace. On nous
demande d'être tout ça, à nous autres FEMMES.
La moindre lacune et on est condamnées. Il faut
avoir le MORAL, je vous le jure. Pour être DISPO-
NIBLE, il faut s'EFFACER, c'est là notre GRANDEUR.
Mais où prendre la force de tant d'abstractions ?
J'ai cru pendant longtemps que je pouvais puiser
dans l'AMOUR, mais la source s'est tarie et il est
MORT. Les hommes sont-ils seulement capables
d'AMOUR ?

HELENE.

Le groupe M.L.F. de Rouen n'a pas décidé de sa participation éventuelle au M.L.A.C. Car que signifie un Mouvement pour la Liberté de l'Avortement et de la Contraception? Tout dépend de ce qu'on y fait, tout dépend pour nous de la place qu'y auront les femmes. Seront-elles le prétexte à une agitation politique organisée par les groupes politiques concernés par le M.L.A.C., ou seront-elles les principales concernées et deviendront-elles les principales animatrices du MLAC?

Tel est, pour le M.L.F. le problème essentiel.

Il nous semble que la place que les femmes prendront au M.L.A.C. dépend de la formation qui sera organisée par le M.L.A.C. et qui devra concerner tous les animateurs du mouvement. C'est pourquoi notre travail essentiel, au sein du M.L.F. a été de poser les problèmes concernant cette formation. Participation et non soutien. Nous, on ne soutient pas pour poser notre sigle, on participe ou on s'abstient.

Voici ce que nous proposons pour cette formation :

— Nous demandons que l'ensemble des gens qui participent à la formation la mettent au point (en faisant appel à des spécialistes quand ILS le jugent bon).

Les médecins doivent participer à cette formation, non seulement comme formateurs, mais aussi comme enseignés.

— Nous demandons que toutes les femmes, sans aucune sélection d'aucune sorte (ni politique, ni culturelle) puissent suivre cette formation en s'engageant à LA LUTTE.

C'est au groupe de formation de juger en cours de route de ce qui n'ira pas.

— Nous demandons que le rythme de travail de ces équipes soit décidé par le groupe. On ne peut pas demander à une femme de passer trois soirs par semaine tous les quinze jours au centre, sauf si elle est :

— Révolutionnaire professionnelle et étudiante (militante de métier);

— Ou bourgeoise avec nurse pour garder les enfants.

— Et enfin, et c'est là notre proposition la plus importante :

— Le but du M.L.A.C. n'est pas seulement de faire le plus d'avortements possible, mais de lutter pour l'avortement et la contraception libres et gratuits. Pour cela il faut par notre mode d'intervention que le maximum de femmes qui viendront avorter deviennent militantes, solidairement, pour leurs droits.

Pour cela il faut, notamment, que nous, femmes, prenions en charge notre avortement par des discussions entre nous, avant, après, l'avortement, avec le médecin, l'hôtesse, les autres femmes. Le secret du cabinet médical doit être supprimé.

Enfin, si le rôle du M.L.A.C. est que les femmes luttent pour leur droit à la contraception et à l'avortement, il ne faut sous aucun prétexte que se produise, parallèlement au seul vrai travail valable, tous les quinze jours, une manifestation des membres de départ de l'organisation M.L.A.C. ou des partis engagés dans ce M.L.A.C.

C'est prématuré et cela bloquerait l'action des femmes pour la confier à des spécialistes de la manif.

Le M.L.A.C. ne doit pas être :

— D'une part celles qui font le travail;

— D'autre part celles et ceux qui lancent dans la rue la bonne parole.

Quand vous écrivez :

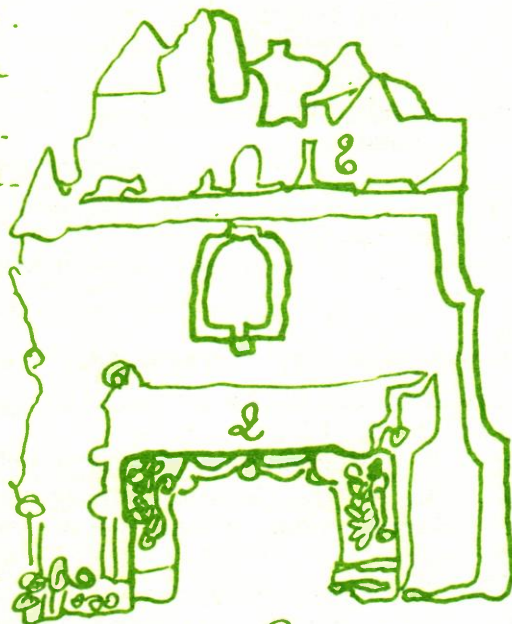
Adresse =

FMA - B.P. 370
75625 PARIS CEDEX 13

(Pensez à joindre une enveloppe timbrée...)

maison d'édition "DES FEMMES."

- Nous attendons vos manuscrits.
- Nous pouvons vous envoyer la brochure "l'Alternative": libérer nos corps ou libérer l'avortement. [5 F + 1 F de frais de port]. A Paris elle est en vente chez tous Maspero et à la Commune.
- Nous envisageons de lancer une souscription pour une encyclopédie sur les femmes. Écrire à la Maison d'édition pour tous renseignements.



rue de la Boquette
Paris - 11e

de Torchon 6 est le premier torchon réalisé entièrement par un groupe de Province (Rouen). Pour des raisons techniques et financières il a été tiré à Paris qui en assurera la diffusion.

Je suis un adulte responsable.

Je veux perdre mon sentiment de culpabilité.

Apprendre à parler.

Je suis agressive, c'est mon seul moyen d'expression.

La Culture c'est ce que je ne sais pas, et que je veux apprendre.

Je ne demande pas l'aumône, mais mon droit.

Je ne veux pas être l'égale de l'homme.

J'aime les enfants, je veux les élever dans de bonnes conditions, pour en faire des êtres humains à part entière.

Un enfant sage est un enfant mort.

La pire des solitudes, c'est la solitude à deux.

Je préfère être seule que mal accompagnée.

J'ai besoin de COMMUNIQUER

Tu as besoin de COMMUNIQUER

Elle a besoin de COMMUNIQUER

Nous avons besoin de COMMUNIQUER

Vous avez besoin de COMMUNIQUER

Elles ont besoin de COMMUNIQUER

Pour être une vraie femme.

Directrice de la Publication : Marie Dediou
109 bld Beaumarchais - Paris - 3ème